LONDRES

ANCIEN ET MODERNE,

OU

RECHERCHES

SUR L'ÉTAT PHYSIQUE ET SOCIAL

DE

CETTE MÉTROPOLE.

PAR A. M. BUREAUD-RIOFREY,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS; MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES LINCEI, A ROME; DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE MÉDICO-CHIRURGICALE DE SAINT-PÉTERSBOURG; DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION DE PARIS; DE LA SOCIÉTÉ DE WESTMINSTER DE LONDRES; DE LA SOCIÉTÉ ANATOMIQUE D'ÉDIMBOURG; DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS D'ANVERS; DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES NATURELLES ET MÉDICALES DE BRUXELLES; DES SOCIÉTÉS ROYALES DE LISBONNE, DE MARSEILLE; DES SOCIÉTÉS MÉDICALES DE GAND, BOULOGNE, ETC., ETC.

Scribo in aere Britanno.

PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLÈRE, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

LONDRES,

CHEZ BAILLÈRE, REGENT'S STREET,

ET AUTRES LIBRAIRES ETRANGERS.

OU CHEZ L'AUTEUR, 22, NEWMAN STREET, OXFORD STREET.

1839.

C. XIV. 13

55350

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

A

Monsieur H. T. HOPE,

REPRÉSENTANT DU COMTÉ DE GLOCESTER,

AU PARLEMENT ANGLAIS.

En recevant l'hommage d'un essai que j'aurais voulu rendre moins imparfait et plus digne de vous et de vos beaux travaux archéologiques, veuillez agréer le témoignage public de mon respect et de ma gratitude, pour la confiance dont vous m'avez honoré comme médecin et comme homme privé.

BUREAUD-RIOFREY, M. D.

A

Monsieur H. T. HOPE,

REPRÉSENTANT DU COMTÉ DE GLOCESTER,

AU PARLEMENT ANGLAIS.

En recevant l'hommage d'un essai que j'aurais voulu rendre moins imparfait et plus digne de vous et de vos beaux travaux archéologiques, veuillez agréer le témoignage public de mon respect et de ma gratitude, pour la confiance dont vous m'avez honoré comme médecin et comme homme privé.

BUREAUD-RIOFREY, M. D.

PRÉFACE.

S'IL est vrai que le climat et les localités apportent de grandes modifications dans les végétaux, les climats et les localités n'en apportent pas moins chez les hommes; mais les agens physiques suffisent pour altérer la nature intime des végétaux et pour leur imprimer des qualités d'emprunt, tandis qu'ils ne suffisent pas pour rendre compte des modifications et des changemens qui se remarquent chez l'homme. En effet, il y a autre chose chez l'homme que de la matière, autre

chose que la vie végétative. L'homme, comme on l'a dit, est autant le produit de son atmosphère physique et morale, que de son organisation. De là, double étude pour le médecin placé au milieu des grandes villes, où l'état social a son atmosphère et son influence, aussi bien que l'état physique.

L'étude de l'air, des eaux et des lieux, ne suffirait donc pas pour apprécier l'homme contemporain; car il ne se présente pas avec les attributs simples de la vie animale et primitive.

Si la nature et le climat dominent presque exclusivement les peuples non civilisés, les influences morales dominent ceux qui le sont ; aussi l'homme civilisé est-il un être complexe, non compris, s'il est considéré sous un point de vue purement matériel, non compris encore, s'il est considéré d'une manière abstraite.

Dans l'état présent de la société, l'homme n'est pas, comme on l'a dit, un animal dépravé, mais un animal tellement perfectionné, qu'il semble être plus intelligence, que matière; il paraît

vivre davantage par le cerveau que par les fonctions nutritives.—Toutefois, en se perfectionnant, l'homme n'a pu dépouiller son enveloppe matérielle, et cette enveloppe, où le corps étant la partie qui se transmet le plus fidèlement de père en fils, a conservé des traces de l'influence des temps passés. Dans une nation, ou dans une ville, l'on trouve dans l'organisation des individus, comme dans leurs mœurs et leur caractère, des traces évidentes du temps passé, et voilà pourquoi toutes les nations, tous les peuples qui vivent dans les mêmes localités, sous les mêmes lois, et soumis aux mêmes habitudes, ont en quelque sorte une constitution nationale et commune, résultat de l'influence physique et sociale, pendant le temps passé et le temps présent. Chaque individu offre, plus ou moins, les caractères généraux du pays ou de la nation à laquelle il appartient. C'est d'après cela, que l'on distingue l'habitant du Nord de l'habitant du Midi; un Français d'un Allemand; un Italien d'un Anglais. — Mais si ces caractères sont

assez sensibles, pour être reconnus au premier aspect, chez l'homme qui ne quitte pas le sol natal, ou qui ne s'en éloigne que momentanément, il n'en est pas ainsi chez celui qui émigre de bonne heure et se soumet, pendant longtemps, aux influences physiques et sociales d'un sol étranger. — Le premier ressemble à la pièce d'argent bien frappée, qui porte sa marque et son empreinte originales; le second n'a plus d'empreinte, son caractère distinctif a été effacé par la circulation et l'usage; c'est toujours une pièce d'argent, mais on ne saurait dire précisément à quel pays elle appartient.

Pour bien connaître la constitution physique des hommes qui habitent un certain pays, il ne suffit donc pas d'étudier l'état topographique du temps présent, il faut étudier l'état physique et social des temps passés, il faut avoir recours à l'histoire ; il faut rechercher les causes physiques et sociales qui ont formé la constitution générale ou commune, constitution qui se reconnaît individuellement et qui se conserve, à moins

que le séjour prolongé dans un pays étranger et sous un climat différent, ne vienne la modifier profondément. Si l'on n'est pas imbu de ces principes, si dans l'exercice de la médecine l'on applique en Angleterre, sans modifications, les systèmes nés sur un sol autre que le sol anglais, on se trompe, et le médecin est dangereux pour le malade.

Sans doute l'Anglais, qui habiterait longtemps un pays étranger, verrait sa constitution native se modifier, son organisation physique tendrait chaque jour davantage et même à son insu à s'harmoniser avec le climat; mais cette circonstance ne nécessite pas moins la connaissance de la constitution native.

Ce que je dis d'un Anglais, s'applique également aux Français et aux étrangers qui habitent l'Angleterre. Lorsqu'un Français n'est que de passage sur le sol anglais, il conserve encore la constitution physique française, et il doit être traité, à peu d'exception, selon les meilleures méthodes suivies dans sa patrie; mais si le Français habite le sol anglais pendant assez

de temps pour que le climat exerce sur lui son influence débilitante et perturbatrice, dès-lors la médecine nationale ne peut lui convenir; il lui faut une médecine mixte qui tienne compte de sa constitution physique nationale, et de l'influence du climat anglais.

En 1829 je visitai l'Angleterre, et je fus frappé d'abord par son climat; je le fus encore plus par la pratique médicale. Plus tard, lorsque je vins par choix m'établir à Londres, pour y exercer ma profession, j'éprouvai le besoin, pour agir avec conscience et sûreté envers mes cliens, d'étudier et de connaître la médecine anglaise. Je dus alors étudier le climat, les habitudes sociales, leur influence et les systèmes de médecine; mais bientôt je trouvai dans la profession médicale cette liberté d'action et de pratique que l'on retrouve dans le commerce; point de système dominant, les restes de l'humorisme de Galien, joints à quelques principes de la doctrine de Brown, étaient et sont encore la base de la pratique genérale anglaise, base

autour de laquelle viennent se ranger les découvertes empiriques de tous les pays. Au premier abord, l'art médical en Angleterre me parut plutôt un trafic qu'une honorable profession ; mais à mesure que je l'examinai de plus près, je rencontrai parmi les industriels médicaux si nombreux, de grands médecins, des hommes vraiment supérieurs : je devins une seconde fois élève; je les suivis dans leurs hôpitaux, dans leurs cliniques, dans les consultations ; je les étudiai dans leurs écrits, jusqu'à ce que je les eusse bien compris, que je fusse à même de profiter de leurs lumières et de leur expérience. Je l'avoue, je les trouvai plus riches qu'on ne le suppose, et je fus amplement récompensé de mes recherches.

Déjà, non satisfait des connaissances empiriques, et de la routine aveugle du plus grand nombre, j'avais cherché à connaître la raison de leur pratique habituelle, et j'avais éte amené ainsi à étudier l'action du climat et de l'état social sur les individus. Je ne vis pas de prime-abord jusqu'où cette tentative me con-

duirait ; mais lorsque j'eus, à l'aide d'une masse de faits, des idées bien arrêtées sur l'influence du climat, de l'état physique et social sur les indigènes et les étrangers, je trouvai mon travail incomplet sans l'étude du temps passé.

Cette pensée me fit étudier l'histoire de Londres, et j'y trouvai que les maladies d'une époque sont toujours en rapport avec l'état physique et social de cette époque ; de plus, j'y trouvai la cause et l'explication de faits nombreux qui ne pouvaient être compris sans cette étude.

Il n'existe pas d'histoire médicale de Londres : Claromont, médecin français du XVIIe siècle, a laissé, sur le climat anglais, un mémoire précieux par son exactitude. Sir Gilbert Blane a écrit une dissertation sur la fréquence de certaines maladies à Londres. Willan a conservé ses observations pendant quatre ans. Bateman a laissé les rapports d'un seul dispensaire, mais a enrichi son ouvrage d'une introduction succincte sur les maladies de Londres, là se bornent les faibles sources auxquelles je pouvais puiser. Cependant

un grand nombre de médecins anglais ont écrit sur les climats, mais la plupart de leurs ouvrages se rapporte à des pays éloignés. Ceux qui ont écrit sur la France et l'Italie, sont ordinairement des touristes chagrins disposés d'avance à tout blâmer, jugeant *ex cathedrâ*, du haut d'une impériale, les contrées qu'ils prétendent connaître à fond en courant la poste. Être étranger à une localité est sans contredit une des conditions pour l'observer avec plus d'intérêt ; mais au moins pour la juger avec connaissance et bonne foi, il faut l'habiter. — Que penser des Anglais qui jugent la Suisse, l'Allemagne, l'Italie et la France en trois mois; certes, le Français qui décrivit Londres et les Anglais en quinze jours, était modeste à côté d'eux!

Il est à regretter qu'aucun médecin français depuis Claromont, n'ait écrit sur le climat ni sur les maladies de Londres. Les médecins nés et élevés dans l'atmosphère de Londres, ne sont frappés ni de l'humidité du climat, ni des variations fréquentes de la température, ils

sont accoutumés dès leur plus bas âge, à se prémunir contre l'un et l'autre.

L'Anglais, sérieux par l'influence de son ciel sévère et par ses habitudes, ne ressent pas comme le Français, l'Italien ou l'Espagnol, le besoin d'un soleil d'or, aussi est-il moins frappé que les continentaux de l'inclémence de son climat; mais pour moi qui ai été bruni pendant mon enfance par les rayons du soleil du Midi, pour moi qui, à Londres, ai si souvent vu pleurer de tristesse des dames françaises à l'aspect d'un ciel gris, je l'avoue, j'ai éte amené sans effort à observer et à faire des comparaisons. Certes, il ne faut pas être médecin pour s'apercevoir de cette humidité qui ronge le fer, et qui pénètre jusqu'aux os. Qui n'a ressenti quelquefois, en habitant Londres, les effets de son atmosphère débilitante? Qui ne s'est plaint des variations subites de sa température, de ses pluies fréquentes dans tous les temps; et pendant l'hiver de ces *fogs* qui plongent en plein midi denx millions d'êtres dans des ténèbres plus denses que celles du crépuscule? Qui n'a éprouvé

par les yeux, le nez et la gorge, les effets irritans de ces brouillards épais et sales?

Mais que de merveilles Londres ne présente-t-il pas pour contrebalancer les impressions pénibles de l'étranger!—Comme médecin, d'autres contrastes m'ont également frappé, et j'ai dû me demander pourquoi les maladies sont moins inflammatoires à Londres qu'à Paris; pourquoi elles ont une tendance bilieuse; pourquoi la gastrite est-elle si rare; pourquoi les maladies de poitrine sont si graves; pourquoi l'asthme et l'hydropisie sont aussi communs? pourquoi tant de rhumatismes, pourquoi tant de dyspepsies, pourquoi tant d'hypochondriaques, et d'aliénés? pourquoi le typhus complique-t-il presque toutes les fièvres, pourquoi l'asthénie et la débilité caractérisent-elles un si grand nombre de maladies? Certes, tous ces pourquoi méritaient bien une réponse, et cette réponse je ne pouvais la faire qu'après avoir étudié l'état physique et social de Londres, les maladies endémiques et épidémiques qui ont régné à différentes époques; mais avant

d'arriver au temps présent, il fallait remplir le vide du temps passé.

Je n'ai pas voulu garder pour moi seul le fruit de mes recherches et de mon expérience. J'ai tenté de faire un ouvrage doublement utile à mes confrères continentaux, et aux médecins qui viendront après moi exercer dans cette immense métropole, en leur faisant connaître la constitution physique des Anglais et l'influence du climat non-seulement sur la santé des étrangers, mais encore sur leurs maladies. Les médecins du Continent comprendront pourquoi l'on ne peut pas faire une médecine débilitante, à Londres, sur les indigènes comme sur les étrangers; ils comprendront aussi que les Anglais qui voyagent sur le Continent, ont besoin d'être traités un peu à l'*anglaise*, car leur constitution ne peut pas changer en courant la poste et à chaque relais.

Il paraît que de son temps, Claromont avait aussi à combattre les préjugés nationaux. — Les Français, surtout, ne voulant pas tenir compte de l'influence du climat, désiraient être traités comme

à Paris. — Si un Français, dit Claromont, me donne un malade à traiter, et qu'il me demande d'employer les mêmes moyens qu'à Paris, je lui dirai, donnez-moi votre ciel, votre sol, vos eaux de Paris, vos alimens de Paris, et je vous traiterai comme à Paris.

Il résulte évidemment de ce qui précède, qu'à Londres comme à Paris, il faut faire pour les étrangers une médecine mixte, qui tienne compte tout à-la-fois de la constitution native, des habitudes physiques et sociales, et du climat que l'on habite. L'ouvrage que je présente au public, est divisé en trois parties, qui paraîtront séparément.

La première partie comprend un Précis de l'histoire médicale de Londres, depuis son origine jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. — Dans cette partie, on trouve à chaque page, que l'état de salubrité de la ville est en rapport constant avec l'état physique et social des habitans.

Jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, Londres n'a rien qui soit hors de proportion. — Mais à dater de cette épo-

que, il prend un essor merveilleux sous le rapport physique et social.

La seconde partie est consacrée à l'étude de Londres, pendant le XVIIIe siècle, les fléaux les plus meurtriers disparaissent, l'industrie, les sciences, les arts, le commerce, apportent autant d'élémens divers, dont l'influence se manifeste par le bien-être des individus et des masses, et par la puissance ascendante de l'Angleterre.

La troisième partie est consacrée à Londres contemporain pendant les dernières quarante années. — Cette métropole n'a plus de limites. Elle est la plus peuplée, la plus puissante, la plus riche du monde, c'est le centre de toutes les découvertes, de tous les progrès. — C'est la grande école d'application et d'expérience. — Londres a l'initiative de toutes les grandes entreprises industrielles; il est presque toujours pour l'exécution en avant de toutes les capitales.

Si la durée de la vie humaine donne la mesure du bien-être des individus et de la salubrité d'une ville quelconque,

Londres, considéré sous ce point de vue, est la capitale où la vie se prolonge le plus. Je présente dans la troisième partie, les preuves statistiques de cette opinion.

La décroissance de la mortalité n'est pas le seul avantage qui résulte des progrès physiques et sociaux de la ville de Londres, mais la vie y est plus douce, plus confortable. L'homme n'est pas seulement plus heureux au physique, il l'est aussi au moral; il s'améliore par le bien-être, tandis que la misère et la souffrance le dégradent et le flétrissent.

Enfin, j'écris l'histoire de Londres en médecin, plutôt qu'en littérateur. — J'esquisse à grands traits comment l'homme peut améliorer le sol qu'il habite. Le développement de la ville de Londres me paraît une leçon d'expérience qui dure plusieurs siècles : cette expérience faite sur une grande échelle, et achetée au prix de tant de maux et de tant de victimes, est un enseignement utile aux peuples comme aux individus qui habitent des localités où sévissent encore les fléaux

dont Londres et ses habitans ont su s'affranchir.

BUREAUD-RIOFREY. M.D.

Londres — 22, Neman street, Oxford street.

LONDRES ANCIEN ET MODERNE.

—

Les habitudes physiques et morales d'un peuple dépendent des impressions qu'il reçoit chaque jour et ces impressions dépendent elles-mêmes du climat ou des localités. Il est conséquemment impossible de connaître la nature intime des individus comme celle des peuples, sans avoir étudié les causes physiques et sociales qui leur impriment un caractère particulier. — Le climat et l'état social des localités ont donc le pouvoir de modifier l'homme à l'état sain comme à l'état morbide.

Aussi Hippocrate, qui résume à lui seul l'état de la science de l'Antiquité, avait jugé la connaissance des localités indispensable au médecin pour la cure des maladies; et cette pensée donna naissance à son admirable traité *des airs, des eaux et des lieux*. Ce n'était pas assez que de connaître les localités, ce divin vieillard voulut encore que l'on connût les maladies qui leur étaient propres. On ne peut, disait-il, comprendre la nature des maladies présentes, si l'on

ne connaît la constitution des temps passés ; ni prévoir les maladies futures sans la connaissance parfaite des maladies présentes. — Les maladies présentes, dit-il encore, découlent du temps passé, mais elles reçoivent un caractère différent qui dépend du temps présent.

Il était difficile de dire en moins de mots que l'étude de l'air, des eaux, des lieux, des maladies, devait par son importance embrasser et le passé et le présent. De là, découle la nécessité de recherches historiques sur les constitutions et sur les localités : recherches qui présentent le plus souvent d'innombrables difficultés.

Il est hors de doute que les localités ont la puissance de modifier les maladies, et de leur imprimer un caractère particulier. Ce caractère est quelquefois tellement inhérent aux qualités du sol que l'on habite, que l'on chercherait vainement ailleurs les variétés particulières qu'il produit.

C'est dans les gorges des Alpes ou dans les localités qui présentent des conditions analogues, que l'on rencontre les goîtres et les crétins ; c'est près des marais que l'on retrouve les fièvres intermittentes, qui sont endémiques à Rome ; c'est dans le nouveau monde et sous les tropiques que sévit la fièvre jaune ; c'est en Afrique et aux Barbades que l'on voit fréquemment les maladies lépreuses. Le Caire et Constantinople comptent peu d'années exemptes de peste.

Dans les recherches historiques sur les localités des grandes villes, il est consolant de remarquer que les maladies se modifient et disparaissent, à mesure que le génie et l'activité de l'homme exercent sur ces localités leur influence perturbatrice et salutaire.

On peut dire que toutes les grandes villes ont eu deux climats, l'un primitif, l'autre secondaire. Le premier, quoique difficile à établir par défaut d'observations historiques, se reconnaît cependant par les traces que les maladies ont imprimées dans la mémoire des hommes. Le climat secondaire touche à nos jours, et l'histoire nous sert à en suivre les changemens et les progrès.

Selon que le sol d'un pays est amélioré par la main des hommes, abandonné au hasard, ou détérioré par son ignorance, son état de salubrité se traduit par la présence ou l'absence de certaines maladies.

Les fléaux et les pestes qui ont ravagé l'Égypte datent du moment où ce pays est tombé sous le joug étranger, lorsque ses institutions de salubrité et de prévoyance ont été abandonnées. Jamais l'Égypte n'a été aussi fréquemment décimée par la peste que depuis qu'elle est au pouvoir des Ottomans, et qu'elle a cessé d'embaumer les cadavres humains, et ceux des animaux. Aucune terre n'est plus propre à montrer que l'homme est l'artisan de sa fortune ou de ses misères ; que cette terre d'Égypte, si fertile, si

riche, si puissante et si salubre sous les Pharaons et les Ptolémées, et si pauvre, si insalubre et si meurtrière sous le joug de l'Islamisme. En Égypte, dit Pariset, les maladies les plus graves sont en grande partie l'œuvre de l'homme, tandis que partout ailleurs elles sont l'œuvre de la nature.

Mais sans recourir aux Anciens, et sans m'occuper des contrées éloignées du lieu que j'habite, il suffit de remonter à l'origine de nos grandes cités, pour y trouver les mêmes causes qui entretiennent la peste à Constantinople ou en Egypte, et conséquemment pour y retrouver les mêmes maladies.

Pour me renfermer dans le sujet que j'ai choisi, Londres offre, à certaines époques, des fièvres intermittentes, comme les lieux incultes et marécageux; des pestes, comme le Caire, Constantinople; le rachitis, les scrophules, comme toutes les villes populeuses, mal aérées et presque impénétrables aux rayons du soleil. Il est donc vrai de dire que les grandes villes présentent deux climats, variant selon que le génie et l'industrie de l'homme perfectionnent le sol, ou que son ignorance ou son incurie le détériorent.

Aussi, faut-il reconnaître que le climat d'une époque n'est pas celui d'une autre époque; mais si le sol qui fait partie du climat peut être si puissamment modifié, il n'en est pas ainsi de tous les agens physiques qui entourent l'homme; il a peu de pouvoir sur la température; il n'en a

point sur la direction des vents, la fréquence des nuages et la quantité de pluie qui tombe chaque année. L'homme peut, dans un espace limité, modifier, régler sa température, se prémunir contre l'humidité, chercher un air plus pur, mais il ne peut changer son atmosphère entièrement. Le sol qu'il foule aux pieds est la partie du climat qu'il peut le plus modifier et améliorer, et par le sol il peut, jusqu'à un certain point, purifier son atmosphère, la rendre humide ou sèche par l'agriculture, l'écoulement ou la stagnation des eaux. — Là se borne son pouvoir.

Le sol des villes, à leur origine, est presque toujours un foyer de maladies qui accusent l'indifférence ou l'ignorance de l'homme; sa culture atteste au contraire et ses lumières et ses efforts. Aussi, à mesure que les villes reçoivent les bienfaits d'une hygiène éclairée et préventive, les fièvres intermittentes, et autres maladies qui dépendent du sol ou de son état physique, disparaissent, et il ne reste plus que les maladies qui dépendent de l'état atmosphérique, de l'agglomération d'un grand nombre d'individus dans une localité, et des altérations organiques.

Les constitutions épidémiques ont le pouvoir de modifier les maladies endémiques ou locales, et de leur donner un caractère commun; mais ces constitutions épidémiques, quoique très puissantes, sont elles-mêmes modifiées par les localités. Aussi, dans les recherches sur le climat

d'un pays, voit-on les constitutions qui ont régné être en rapport avec ces localités du temps passé, et ne ressembler que faiblement aux constitutions du temps présent, lorsque les localités sont salubrifiées par l'industrie et le travail de l'homme.

Londres est sans contredit une des villes qui présente le plus d'intérêt, non-seulement parce qu'elle est la plus grande, la plus peuplée, la plus opulente des temps modernes et des contrées civilisées ou barbares, mais parce qu'en étudiant son développement et ses progrès, on voit tout ce que l'on doit à l'industrie, à la persévérance de l'homme en société, et surtout à ses lumières et à sa raison.

C'est merveille, en effet, de penser que dans cette île, que les Romains croyaient placée aux confins de l'Univers, cette ville de Londres, inconnue à César, se soit élevée du milieu des algues et des marais, au point d'être le centre du commerce du Monde, la ville la plus saine, la ville modèle, enfin la première métropole des temps modernes, en dépit de son ciel si variable et si nébuleux, de son sol fangeux et humide, et de sa population si souvent décimée par la peste et l'incendie. Quel instinct, malgré le sentiment de conservation inhérent dans le cœur de l'homme, a soutenu ses citoyens pendant tant de siècles contre les épidémies meurtrières qui naissaient de ce foyer primitivement infect et malsain, et les a attachés si intimement à ce sol?

Londres, sous le rapport commercial, est admirablement situé ; la Tamise, navigable jusques sous les murs de la tour bâtie par Guillaume-le-Conquérant, a sur presque tous les fleuves du Continent, l'immense avantage d'un lit profond et d'un cours peu rapide ; si l'on ajoute à cela celui des marées qui s'élèvent jusqu'au-dessus de Londres, on comprendra que la nature semble avoir préparé le vaste bassin du lit de ce fleuve pour être le centre du commerce et de l'empire des mers.

C'est la position géographique de Londres, son importance commerciale, qui a attaché ses citoyens à son sol, comme le beau ciel de Naples attache le Napolitain aux pieds du Vésuve, malgré les irruptions terribles du volcan. — Des générations entières sont entraînées, mais elles sont remplacées par de nouvelles générations qui s'accoutument aux volcans et à la peste.

Ainsi, pendant plusieurs siècles, les habitans de Londres, ignorans et distraits de l'inclémence de leur ciel, et des dangers de leur sol, par des luttes municipales, politiques et religieuses incessantes, ne s'occupèrent que fort tard de changer, d'améliorer l'état de leur ville. Des pestes terribles, et de vastes incendies se succédèrent avant que l'on eût pris des mesures pour en prévenir le retour, ou pour en diminuer le danger ; mais les pestes, les incendies, les famines, les guerres civiles, et les exactions du pouvoir réunis, ne furent

point sans effet sur l'état moral des citoyens : elles les habituèrent aux luttes civiles, à l'inclémence des climats et des saisons, et les rendirent propres à conquérir et à défendre leurs franchises contestées, comme aussi à parcourir les mers d'un pôle à l'autre, et à créer des établissemens sous toutes les zônes.

Du moment de sa fondation, jusqu'après le grand incendie, c'est-à-dire, vers la fin du XVIIe siècle, Londres fut en proie à de nombreuses épidémies et à des pestes permanentes. Pendant plusieurs siècles, il y eut des maladies si fréquentes, si meurtrières, et de si longue durée, que l'on pouvait hardiment les considérer comme endémiques, dépendant principalement des influences locales. Ces maladies étaient les fièvres intermittentes et continues, la peste, la dyssenterie, le rachitis, la suette et le scorbut. Dans l'esquisse rapide que j'ai à faire de ces maladies, l'histoire vient en aide pour montrer que l'effet est lié à la cause, que l'un suppose l'autre, et que l'art et l'hygiène ont seuls détruit ces fléaux du moyen-âge que l'ignorance aveugle fomentait et perpétuait dans le sein des villes.

Les maladies qui sévissent en grand sur tout une localité, peuvent être rangées sous trois divisions : celles qui sont produites par les exhalaisons végétales, celles qui sont produites par les exhalaisons des corps vivans, et celles qui sont produites par la rareté et l'altération des élémens

nécessaires aux besoins de la vie ; les fièvres intermittentes, rémittentes et la dyssenterie appartiennent à la première division; le typhus, la peste, appartiennent à la seconde ; le rachitisme appartient à la troisième, ainsi que le scorbut.

Il est une quatrième division qui ne dépend pas des localités, bien que les maladies soient toujours modifiées par elles. — Je veux parler des maladies épidémiques, telles que la petite vérole, la scarlatine, et autres fièvres éruptives dont le principe nous est inconnu.

Tant que Londres est environné de marais, les fièvres intermittentes et rémittentes sont communes ; tant que la population n'est pas en rapport avec l'enceinte resserrée de la ville, et que les miasmes végétaux et animaux s'élèvent du sol, Londres est en proie à la peste. Le rachitis et le scorbut ne cessent que lorsque la ville est devenue plus aérée et plus saine.

ORIGINE DE LONDRES.

Londres, du temps de César, n'était pas connu; ce n'est que sous l'empereur Claude qu'il est fait mention de la cité des Trinobantes.

Les Bretons choisissaient comme lieu d'habitation des collines, ou monticules, fortifiées par des bois ou des marais qui servaient de remparts naturels contre les attaques auxquelles ils étaient fréquemment en butte. Situé sur la colline qui

s'étend de Saint-Paul jusqu'à la tour, Londres était protégé au nord par des forêts; à l'ouest par le ruisseau qui porta plus tard le nom de Fleet; à l'est par la tour et par des marais, et au midi par la Tamise, dont le lit était peu profond et les bords peu élevés. Aussi les terres situées au sud de la Tamise, formaient-elles un immense marais qui s'étendait des rives du fleuve jusqu'aux collines de Camberwell. Strabon, en parlant des villes de la Bretagne, disait : « Les Bretons entourent un certain espace de terrain avec des troncs d'arbres qu'ils unissent par des joncs et des branches, et ils résident au milieu de leurs troupeaux renfermés dans cette enceinte. » — Tel était Londres à son origine. Du temps de Claude, les bords de la Tamise et les environs étaient si marécageux que ses soldats victorieux ne purent profiter de leur victoire et poursuivre les vaincus, à cause des marais qui les arrêtaient : les plans que l'on a conservés de Londres, sous les Romains, nous représentent cette ville régulièrement divisée : le forum au centre de la cité; le bois sacré, où se trouvait un temple consacré à Diane, était sur la colline où est aujourd'hui Saint-Paul, et la principale citadelle, *arx maxima*, était à l'extrémité de la ville, à l'est, sur le même emplacement où plus tard Guillaume-le-Conquérant construisit la tour Blanche, qui existe encore.

Londres romain s'étendait en longueur de St-

Paul à Goodman's fields ; en largeur de la tour de Barbican et de St-Helen's jusqu'à la Tamise. Les cartes conservées de *Londinum Augusta*, nous montrent les cimetières hors de l'enceinte de la ville.

Les historiens nationaux ont généralement représenté Londres comme très puissant à une époque où il en était à peine fait mention, et ils s'appuient sur Tacite qui avait dit qu'il était fameux par le concours des marchands, et par son commerce. Si l'on fait quelques recherches, on ne trouve d'autres élémens de commerce du temps de Tacite, que les troupeaux que les indigènes élevaient, et le bled qu'ils récoltaient.

Leurs principales exportations étaient des bêtes à cornes, des peaux, du bled, et des chiens qui étaient fort renommés. Le commerce le plus considérable était celui des esclaves, et les femmes de la Bretagne, dont le teint pâle, les cheveux blonds et la peau blanche contrastaient avec la beauté des dames romaines brunies par le soleil, étaient recherchées et hautement prisées sur les marchés de Rome ; Londres et la grande Bretagne étaient donc, à l'époque de la domination romaine, au niveau des Barbares d'Afrique.

Les Bretons ou les Anglais recevaient en échange de leurs exportations, des ouvrages en cuivre, ou en os poli, des verreries, et des étoffes. C'est de la Gaule qu'ils reçurent leurs premiers vêtemens appelés *Bracha*, étoffe de laine grossiè-

rement tissue. Ils furent longtemps avant de manufacturer eux-mêmes. Ces premiers échanges devinrent le fondement du commerce.

La domination romaine avait eu d'heureux résultats : les coutumes, les usages, les arts, les constructions des conquérans furent adoptés, et Londres était presqu'une ville romaine; mais l'empire des Césars en décadence, cessant d'en imposer aux Barbares, les possessions éloignées de Rome furent en butte aux premières attaques. Les agressions des Danois, des Pictes, des Saxons, le pillage, l'incendie, et les autres fléaux qu'ils apportaient, détruisirent le peu de bien que les Romains avaient fait, et la barbarie succéda d'abord à la civilisation. Cependant le christianisme prêché par le moine Augustin, vint adoucir la férocité des mœurs et de la domination saxonne ; mais la ville, reconstruite selon le goût des Barbares, resserrée dans des limites assez étroites, entourée de marais, devait être prédisposée par sa situation, et ses alentours aux maladies épidémiques ; aussi voyons-nous que dès l'année 604, une maladie dite pestilentielle sévit à Londres.

Jusqu'au règne d'Alfred, Londres resta dans un état précaire et ruiné ; il fut pillé et brûlé maintes fois par les Saxons et les Danois. Alfred-le-Grand encouragea de tout son pouvoir les citoyens à construire leurs maisons en pierre, afin qu'elles fussent moins exposées aux incendies. Il fit construire lui-même son palais en

pierre, mais son exemple trouva peu d'imitateurs.

Après Alfred, Londres eut encore à souffrir des invasions danoises, jusqu'à la conquête des Normands. A cette époque, l'histoire fait mention de plusieurs maladies désignées sous le nom de fièvre ou dyssenterie; mais tout ce qui a rapport à Londres, avant l'établissement des Normands, est entouré de tant d'obscurité, que l'on ne peut en retirer que fort peu d'utiles leçons.

Londres, du temps de Guillaume, était environné de murs. Le conquérant, voulant conserver sa conquête, fit construire une tour carrée à l'une des extrémités de la ville, afin de pouvoir contenir ses nouveaux sujets. A cette époque, le lit de la Tamise n'était encore ni creusé, ni profond, et l'on rapporte plusieurs exemples d'inondation des terres basses, en face de la ville.

Après lui, les croisades avaient répandu dans toute l'Europe la lèpre, maladie dégoûtante et hideuse; Londres eut sa part de cette affection, car la reine Maude, épouse de Henri Ier, bâtit, en 1101, un hôpital pour les lépreux, à Saint-Giles in the fields. Plus tard, les lords maires durent faire des proclamations pour expulser les lépreux de la ville et les tenir loin de la société des hommes sains : il paraît que la lèpre persista assez longtemps, si on en juge par les écrits des médecins du XVIe siècle, qui font souvent mention de cette maladie.

En 1191, les maisons étaient presque toutes en bois, couvertes de joncs et de chaume; la Tamise était encombrée par des barques chargées de marchandises.

En 1211, on enceignit la ville de vastes fossés, ayant deux cents pieds de large. En 1212, la forêt de Middlesex fut défrichée, les habitants eurent la facilité d'acheter des terres, sur lesquelles ils ne tardèrent pas à bâtir.

Les incendies fréquens motivèrent les ordonnances du lord maire, pour que les citoyens couvrissent leurs maisons de tuiles ou d'ardoises; mais malgré ces ordonnances, jusqu'au milieu du XIII° siècle les maisons à Londres furent couvertes de chaume; les habitations du peuple, des laboureurs, des vilains ou des artisans, dans la campagne, et même dans la ville, étaient des huttes sans cheminées, la fumée sortait par la porte, les lits étaient de paille, et l'oreiller etait un bloc de bois. Bagford confirme ce fait, et dit qu'avant Henri VIII, il n'y avait pas de cheminées, les premières constructions en briques furent élevées par les monastères ou par les rois.

Harrison dit que du temps même d'Élisabeth, les gens âgés de la campagne étaient fort étonnés de l'accroissement des constructions en briques; ils se rappelaient d'en avoir vu à peine pendant leur jeunesse. Cependant dans le hall ou vestibule, le foyer était en briques; c'était là qu'on préparait les alimens, c'était là aussi que l'on dînait.

Le peu d'ordre qui régnait dans l'administration de la ville n'avait pas amené les citoyens à prévoir des années de désastre et de disette, et il arriva fréquemment pendant les XIIe, XIIIe et XIVe siècles, que la disette et la famine furent les précurseurs de la peste ou de quelque forte épidémie. En 1315, il y eut une peste si meurtrière, qu'au rapport des historiens, les vivans suffisaient à peine pour enterrer les morts.

En 1348, parut en Angleterre la peste que l'on dit avoir été importée de l'Inde, et qui fit de terribles ravages dans la cité de Londres. Les cimetières ne pouvant contenir les morts, on creusa de vastes fossés dans lesquels on jeta jusqu'à 50,000 cadavres

Depuis cette époque, Londres fut très souvent affligé par la peste, que le germe de la maladie fut alors déposé dans la ville ou qu'il fut importé plus tard; Londres était dans les conditions les plus favorables pour l'apparition de ce terrible fléau. La famine se faisait souvent sentir; les inondations de la Tamise n'étaient pas rares, et l'état intérieur de la ville devait être d'une insalubrité que nous avons de la peine à concevoir; les bouchers tuaient dans la ville, le sang découlait ou stagnait dans les rues; les boyaux d'animaux, les débris et les ordures de toute espèce y restaient amoncelés; les fossés étaient remplis d'immondices, de fumier, de corps morts en putréfaction.

Quelques individus nourrissaient des cochons

en les conduisant dans la ville. Pendant une partie du XVe siècle, le fossé de l'ouest, traversé par une rivière, était si encombré de débris, d'ordures, que les bateaux ne le remontaient plus. Ainsi les fossés qui environnaient la ville étaient encombrés, les marécages de Moorfields, de Wapping, ceux de Lambeth exhalaient des miasmes, et dans l'intérieur de la ville même, les rues non pavées où s'amoncelaient les débris des matières animales et végétales en putréfaction, devaient ajouter à l'impureté de l'atmosphère de Londres. De plus, l'eau si nécessaire à la salubrité des localités était rare; celle que l'on avait amenée à grands frais, des sources les plus voisines de Hampstead, de Highgate et de Tyburn, était insuffisante aux besoins et à la propreté d'une ville dont l'importance commerciale tendait sans cesse à accroître la population.

Quelle devait être la salubrité de Londres pendant les XIIIe, XIVe et XVe siècles, si, au milieu du XVIe siècle, sous le règne de Henri VIII, Erasme pouvait refuser les offres brillantes que ce monarque lui faisait, en motivant son refus sur l'insalubrité de la ville, et la saleté des rues et des habitations.

En vain le cardinal Wolsey lui promettait un magnifique appartement, une pension annuelle de six cents florins, un bénéfice qui produisait cent marcs par an, tout cela ne put balancer ni surmonter le dégoût qu'il éprouvait en pensant

aux maisons incommodes et mal exposées, à la saleté des rues et de l'intérieur des maisons de Londres. Le plein-pied, disait Erasme dans ses lettres, est communément en terre recouverte de joncs sous lesquels s'amasse et reste une couche de lie, de graisse, d'os, de crachats, d'excrémens, et toutes sortes de saletés, sans que les habitans paraissent s'en apercevoir ou en être incommodés.

C'est à cette saleté, à ces immondices amassées qu'Erasme était disposé à attribuer la fréquence de la peste à Londres. Jusque vers la fin du XVIIe siècle, Londres fut plus ou moins encombré d'immondices, les rues étaient étroites, tortueuses, coudées, le plus grand nombre étaient non pavées, les maisons étaient pour la plupart en bois, noires, irrégulières et mal construites; chaque étage supérieur dépassait l'étage inférieur, de sorte qu'elles se touchaient presque par le haut, et fermaient l'accès à un air pur, et aux rayons du soleil. De pareilles rues devaient être très humides dans un climat où le soleil se voit rarement; la ventilation elle-même devait être imparfaite; l'écoulement des eaux se faisait au-dessus du sol, et était souvent arrêté par les immondices.

Il y avait peu d'égoûts et de conduits souterrains; dans quelques rues étroites où les immondices étaient accumulées, des chaines étaient tendues à l'entrée, pour indiquer qu'on ne pouvait les traverser. Dans plusieurs endroits de la ville existaient des mares stagnantes et infectes. Sous

le règne de Jacques Ier, les environs de la cour même étaient si sales, que les dames qui s'y rendaient, se plaignaient de ne pouvoir les traverser sans de grands inconvéniens, et surtout sans emporter sur elles ces insectes parasites qui sont ordinairement le partage de la misère.

Comment avec de pareilles causes de maladie la ville de Londres n'eût-elle pas été malsaine? Les cartes du temps d'Élisabeth, et celles du grand incendie, nous montrent encore des marais vers le sud de la ville.

Toute la partie de Lambeth et de Moorfields ne fut nivelée et ne put se traverser à l'aide de digues qu'en 1511. A-peu-près à la même époque, Houndsditch, le receptacle de tous les corps, de toutes les carcasses d'animaux morts, fut recouvert. Ce ne fut que longtemps après, que Fleet-Ditch le fut également; mais, comme si les citoyens avaient voulu conserver le fléau dans les murs, on ne cessa d'inhumer les pestiférés dans les églises, sous des voûtes, ainsi que dans des cimetières au milieu de la ville.

Depuis le VIIIe siècle, l'usage d'inhumer les cadavres dans les villes et autour des églises existait en Angleterre; et, dans le XIe siècle, Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, ayant poussé l'imprévoyance jusqu'à faire déposer des morts sous les voûtes des églises et même sous l'autel, les moines et le clergé s'autorisèrent de cet exemple qui devint pour les églises et les

couvens, une source de richesses, mais qui devint aussi une source de maladies pour les habitans des villes.

Le gouvernement et les rois, égarés par de fausses idées, tentèrent souvent d'arrêter non l'accroissement de la population, mais celui de la ville, et Henri VIII, Élisabeth, Jacques, Charles Ier, et Cromwell même, imposèrent des amendes très fortes aux individus qui construisaient hors de l'enceinte ou des libertés de Londres, et ils allèrent jusqu'à faire démolir les maisons déjà construites. Dans cet état de choses faut-il s'étonner de la fréquence de certaines maladies? Les fièvres intermittentes n'étaient-elles pas causées par les marais? les fièvres malignes et la peste par l'accumulation des matières animales putrides? le rachitisme par l'humidité? et le scorbut par les alimens salés et le peu d'usage des végétaux? A ces causes particulières et locales, sources certaines et permanentes de fièvres intermittentes et continues, de peste, de rachitisme et de scorbut dans tous les pays du monde, venaient se joindre, non-seulement les révolutions sociales, mais les influences atmosphériques, les irrégularités des saisons, l'élévation ou l'abaissement de température, les pluies fréquentes, les sécheresses, ou les vents du sud.

La ville de Londres était sujette autrefois, comme elle l'est aujourd'hui, à l'influence des saisons et de la température. Quand celle-ci

s'élevait à son maximum de chaleur, on doit comprendre que dans une ville très peuplée, et où les immondices encombraient les rues, les miasmes devaient se développer aussitôt, et engendrer ces fièvres putrides, malignes, qui apparurent sous différens noms, et qui durent souvent être prises pour des pestes. Il est aussi digne de remarque, que les pestes ou les épidémies les plus meurtrières, se déclarèrent presque toujours à la suite de quelque grande perturbation physique ou sociale, d'inondations, de chaleur, ou de disette, ou à la suite de quelque guerre.

Si l'on veut trouver la cause des maladies pestilentielles dans l'air (disait un auteur du XVIe siècle, écrivant sur la suette, qu'il considérait comme une fièvre maligne pétéchiale), il faut attribuer cet état de l'air à ces exhalations putrides que le soleil attire des fumiers, des matières corrompues, fétides, des carcasses de chevaux et autres animaux morts, qui séjournent dans la cité et hors de la cité.

Les maladies de Londres, épidémiques ou endémiques, n'étaient donc que la conséquence de l'insalubrité de la ville, et de l'incurie des habitans; par le seul fait de leur existence, elles annonçaient l'état de la ville, comme par l'état de la ville on eût pu annoncer les maladies produites.

Le climat de Londres était donc parfaitement en rapport avec les maladies dont l'histoire a

conservé le souvenir, et les épidémies se trouvaient aggravées par l'insalubrité du sol, comme elles ont été plus tard modifiées et rendues moins graves par l'état de propreté, par l'élargissement des rues, l'abondance, l'écoulement des eaux, l'éloiguement de toute matière corrompue et putride.

Pendant les XIVe et XVe siècles, les pestes n'auraient probablement été que des épidémies de fièvres dans des localités plus salubres; mais ces fièvres étaient amenées à l'état de peste par le foyer infect où elles régnaient. Londres ajoutait à leur malignité un degré de plus. L'amas de matière animale et végétale, l'excès de population, les variations de température, les événemens politiques, les guerres, la famine, tout concourait à faire fermenter les fièvres *continues*, et à les élever à l'état de peste.

Mais si, selon Hippocrate, les maladies présentes découlent des conditions des temps passés, il est indispensable de jeter un coup-d'œil rétrospectif sur les maladies nombreuses qui régnèrent à Londres, pendant tant de siècles, afin que l'étude des maladies des temps passés nous éclaire sur les maladies du temps présent.

FIÈVRES.

Parmi les maladies des temps passés, les fièvres intermittentes sont en première ligne; elles ont dû être, pendant longtemps, très communes

à Londres, si l'on se rappelle que dès son origine, et pendant plusieurs siècles, la ville fut entourée de marais et d'eau stagnante.

Ce ne fut que dans le XVIIe siècle que Moorfields, qui formait un vaste marais, fut nivelé et desséché.

Avant que les bills de mortalité aient été établis, et que le nombre des victimes des fièvres intermittentes fût connu, le docteur Caïus, médecin d'Édouard VI, et de Marie, disait que la mortalité causée par les fièvres intermittentes, était telle, que les vivans suffisaient à peine pour enterrer les morts. Réduisant à leur juste valeur ce que ces expressions peuvent avoir d'exagéré, il en résulte au moins que les fièvres intermittentes étaient très communes et très meurtrières.

L'évêque Burnet, qui écrivit l'*Histoire de la réforme*, dit, en parlant de la même époque, que les fièvres intermittentes étaient si universelles et si contagieuses, qu'elles ressemblaient à une peste. — En 1558, les fièvres intermittentes étaient si communes et si meurtrières, que l'on ne pouvait trouver assez d'hommes pour faire la moisson, et une partie de la récolte fut perdue faute de mains pour la recueillir.

Sydenham et Morton nous ont conservé le détail des fièvres intermittentes épidémiques de 1661 à 1665, et il est digne de remarque que, pendant quelques années, après le vaste incendie, soit que le sol eût été purifié par cette ef-

frayante conflagration, soit que les citoyens eussent adopté une meilleure méthode d'écoulement pour les eaux, la fièvre intermittente fut très rare.

Elle reparut cependant à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe ; mais la mortalité diminua considérablement à mesure que la ville s'agrandit, que les habitations couvrirent le sol des lieux préalablement marécageux, que les eaux s'écoulèrent librement, et qu'on ne laissa plus exister des mares stagnantes, ni près de la ville, ni dans la cité.

Les bills de mortalité furent de tout temps de peu d'utilité, non-seulement à cause de la manière dont les maladies étaient spécifiées, mais encore à cause du but qui les fit instituer. En effet, les bills de mortalité ne furent établis qu'afin d'avertir la cour de l'existence de la peste, et ces *bills* ne furent de longtemps rendus publics.

Plusieurs maladies étaient jointes ensemble, et confondues sous le même chiffre, par l'ignorance des rapporteurs. Ainsi, dès 1665, les fièvres intermittentes sont comprises sous le nom général de fièvre, et présentent alors une énorme proportion ; mais il est très consolant de remarquer qu'en mettant toutes les fièvres ensemble, Londres, qui présente dix fois la population de 1675, présente dix fois moins de victimes de la fièvre.

En 1675, jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, la fièvre, qui comprend toutes les variétés, donne par an de 2,500 à 3,000 morts.

Cette confusion des fièvres a existé dans les bills de mortalité jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, et alors la proportion des fièvres intermittentes est bien faible, et ne dépasse pas le chiffre de notre époque.

Quoiqu'il en soit, il est hors de doute que jusqu'à l'époque du grand incendie, les fièvres donnèrent une grande partie des morts annoncés par les bills de mortalité. Plusieurs grands personnages succombèrent à ces fièvres intermittentes : parmi eux, l'on peut citer Jacques Ier et Cromwell ; ce dernier rapportait que son père était mort de l'une de ces fièvres, et que lui et toute sa famille en avaient été atteints. *Matrem pientissimam, fratres, sorores, servos, ancillas nutrices conductitias quot quot erant, ac eosdem nobiscum parietes ac fere omnes ejusdum ac vicinorum pagorum incolas, hoc veneno infectos et decumbentes vidi.*

Pour la fidélité de l'histoire, il faut convenir que cette citation ne se raporte pas à Londres, mais à Huntingdon, lieu de naissance de Cromwell. Cette ville était comme Londres entourée de marais. Les ravages causés par les fièvres intermittentes donnèrent lieu à de vastes travaux pour assainir le sol autour de Londres et dans les provinces.

Sous Charles Ier, plusieurs grands seigneurs ayant obtenu la propriété des marais qui seraient desséchés, le comte de Bedford fit de grandes

dépenses pour atteindre ce but, mais il se vit tout-à-coup privé de sa récompense par le manque de foi de Charles Ier. Cromwell, qui vivait alors en simple fermier, et qui devait apprécier les avantages du dessèchement des marais, par les ravages de la fièvre intermittente qui avait décimé sa famille, s'éleva d'autant plus violemment contre les prétentions du monarque, que, deux ans auparavant, une proclamation royale l'avait empêché de partir pour le nord de l'Amérique, où il désirait s'établir avec ses coreligionaires, alors persécutés.

L'ame indépendante de Cromwell devait trouver pénible de ne pouvoir assainir le sol natal, sans donner lieu aux prétentions injustes du pouvoir. Dès ce moment date le commencement de la carrière politique de Cromwell, et il débuta dans l'opposition aux commissaires du roi, avec tant de succès, que ses voisins l'appelèrent seigneur des marais.

Le major Graunt, qui publia des remarques judicieuses sur les bills de mortalité en 1666, disait que les maladies qui, outre la peste, rendaient les armées malsaines, étaient les fièvres diverses, la petite vérole et la dyssenterie. C'est pendant le XVIe siècle que les fièvres contagieuses des prisons paraissaient presque annuellement à Newgate, et c'est pendant 1577 qu'eurent lieu les assises noires d'Oxford.

Ainsi, dès l'origine de Londres, jusques après

le grand incendie, les fièvres intermittentes et rémittentes, les fièvres maculées, causèrent une grande mortalité. Si nous cherchons à reconnaître le nombre des morts, d'après les bills de cette époque, nous trouverons :

En 1637,	fièvres, et fièvre intermittente,	1260
En 1657,	—	999
En 1660,	—	2148
En 1670,	—	1729
En 1680,	—	3324
En 1690,	—	3350
En 1700.	—	3676

Mais, en 1701, on apporta plus de soin dans les bills de mortalité, et nous trouvons 2682, sous le terme général de fièvre, et seulement quelques cas d'intermittente. Si nous comparons les bills de mortalité avec l'état historique des progrès de la ville de Londres, nous trouvons que vers la fin du XVIIe siècle, la ville était sortie de son enceinte ; des constructions nombreuses commençaient à lier Londres et les villages voisins, et presque toutes les terres marécageuses étaient desséchées et se couvraient d'habitations.

Le chiffre des fièvres s'accrut néanmoins jusqu'à 4,000 par an ; mais à mesure que la science fit des progrès, et que l'on apprit à connaître les maladies locales, les fièvres diminuèrent considérablement de proportion, et elles étaient de 2,012 en 1812. Bien que la totalité des morts se fût accrue, les fièvres intermittentes étaient

en faible proportion pendant la fin du XVIIIe siècle, et la première partie du XIXe.

De nos jours elles sont encore rares, et Bateman et sir Gilbert Blane faisaient la remarque que la plupart des cas de fièvre intermittente que l'on rencontrait à Londres, étaient des cas d'individus venant de la campagne.

De tous les temps, la ville de Londres dut être sujette aux fièvres continues, graves, à cause de sa population toujours très dense, ou à cause de son climat, mais surtout lorsque la ville était malsaine. Claromont, qui écrivait en 1671, a consigné dans son ouvrage, l'existence fréquente des fièvres continues putrides, sans type, et lentes avec des crises incertaines et des symptômes trompeurs. Les fièvres intermittentes et continues graves furent donc très communes à Londres avant le grand incendie, et se présentèrent quelquefois avec une gravité telle, qu'elles peuvent être confondues avec la peste.

Toutefois, la peste se présenta au temps de Sydenham, avec des symptômes si distincts, qu'il est impossible de ne pas lui reconnaître le caractère commun des pestes d'Orient et d'Égypte.

Si les fièvres intermittentes étaient quelquefois épidémiques, elles étaient certainement endémiques à Londres, et dans les contrées voisines à l'époque même de Sydenham, vers la fin du XVIIe siècle. La fièvre continue qui se présentait aussi quelquefois d'une manière épidémique, se

retrouva néanmoins pendant toutes les années que Sydenham exerçait à Londres, que la constitution épidémique fut varioleuse, dyssenterique ou intermittente, et si cet illustre auteur ne nous avait pas conservé les caractères tranchés de la peste, on pourrait se demander si les fièvres continues étaient autre chose que le typhus simple de notre époque, et qui devait être alors d'une plus grande fréquence, en raison des causes plus nombreuses qui pouvaient le produire avec un caractère plus grave.

Sydenham, qui avait donné tant d'attention aux constitutions médicales, atmosphériques, semble avoir peu connu l'influence des localités, et, si dans l'impossibilité d'expliquer les constitutions épidémiques, il avoue qu'il n'a rien pu reconnaître dans les qualités manifestes de l'air, il n'a pas plus connu l'influence des localités, quoiqu'il attribue les épidémies à une altération secrète et inexplicable qui s'est faite dans les entrailles de la terre.

Sydenham admettait cependant, que l'air se trouvait infecté de pernicieuses exhalaisons qui causaient telle ou telle maladie, mais il ne nous a rien laissé sur l'étude de ces exhalaisons, ni sur l'état des localités.

Il est difficile de comprendre l'existence de fièvres continues si meurtrières, décrites par Sydenham, si elles n'étaient pas causées par des exhalaisons locales. Ici l'étude topographique de

la ville de Londres, qui avant et après l'incendie, était encore une des villes les plus insalubres, vient expliquer ces réapparitions annuelles des fièvres continues épidémiques.

Du temps de Sydenham, Londres était très peuplé; quoique à peine sorti de son enceinte de murailles, la plupart de ses maisons étaient en bois; l'eau était rare ou impure, beaucoup de rues non pavées, et les immondices y séjournaient. On dut au grand incendie d'attirer l'attention sur toutes les causes de maladie, et dès ce moment, l'administration municipale et la cour s'occupèrent de l'assainissement de la ville. Nous verrons plus tard que les fièvres cessent d'être aussi fatales, à mesure que la ville devient plus salubre, surtout à mesure que le peuple est moins misérable, et que l'art fait plus de progrès.

Dans le nombre des fièvres intermittentes et continues déjà rapportées, ne sont pas comprises les fièvres maculées (*spotted fevers*). Cette fièvre sévissait souvent en même temps que la peste, et les médecins de l'époque que nous étudions, étaient quelquefois embarrassés pour les distinguer au début d'une épidémie.

Cette fièvre maculée avait sans doute un caractère bien marqué, car elle se retrouve à Londres toutes les années, et cela devait être, si l'on se rappèle que cette fièvre maculée n'est autre chose qu'une des variétés de la fièvre continue, ou typhus permanent dans les grandes villes et parmi les pauvres.

En lisant avec attention les bills de mortalité, on remarque que cette fièvre suit la progression de la peste ; le nombre de ses victimes s'accroît aux approches de la peste, et pendant la peste; elle diminue en même temps que ce fléau, ce qui indique évidemment que la même cause influence ces deux maladies, si ces deux maladies ne sont pas deux variétés de la même espèce plus ou moins intenses, selon les conditions de l'individu affecté.

Il est hors de doute que les fièvres malignes ou maculées, naissent *spontanément* en Angleterre, je veux dire sans être importées.

La pauvreté, la misère et la saleté sont les sources les plus communes de ces fièvres, et s'il était reconnu qu'il suffirait de quelques degrés de température de plus pour qu'elles s'élevassent à l'état de peste, il en résulterait qu'il faudrait améliorer l'état des pauvres.

Dans tous les cas, que la fièvre maligne et la peste naissent spontanément ou soient importées, c'est toujours au milieu des pauvres qu'elles se révèlent. C'est du sein de la misère qu'elles infectent tout une population.

PESTE.

Si nous avons pu remarquer que l'existence des fièvres intermittentes et continues, était liée à un état particulier de la ville, et dépendait des localités, nous sommes forcés de faire la même

remarque pour d'autres maladies dont la source a pu être un sujet de discussion, mais dont la gravité était expliquée par l'état des localités elles-mêmes. Cette observation s'applique surtout aux pestes de Londres ; en effet, si la peste n'avait existé qu'accidentellement à Londres, on pourrait la considérer comme importée, ou comme ayant été produite par des influences atmosphériques passagères, mais pendant quatre cents ans, c'est-à-dire, pendant le temps que l'histoire tient plus de compte des évènemens qui arrivent, la peste paraissait à Londres trop fréquemment pour qu'on ne lui reconnaisse pas une cause permanente. Quelquefois, il est vrai, elle sévissait avec plus de rigueur pendant une année, et l'on appelait cette année une année de peste. D'autres fois, elle n'apparaissait épidémiquement qu'au bout de dix ou vingt ans, mais Londres ne parut jamais être libre et affranchi de la peste que vers la fin du XVIIe siècle.

En consultant les bills de mortalité depuis 1600 jusqu'à 1680, nous ne trouvons que trois années exemptes de peste, trois années dans quatre-vingts ans! Cette existence continue de la peste dans une ville, peut difficilement être attribuée aux influences atmosphériques qui sont naturellement variables, et à l'importation qui n'est qu'accidentelle. Il faut bien alors chercher la raison de ces pestes constantes dans les localités. Il suffit en effet de quelques degrés de température de plus

ou de moins, pour faire naître des maladies, dont le germe se trouve déjà dans ces mêmes localités: c'est ce qui ressort de l'histoire des épidémies; c'est ce qui arrive à Constantinople et en Egypte; c'est ce que démontre la mortalité des diverses épidémies, laquelle est toujours en rapport avec l'état de salubrité des villes, le bien-être ou la misère des populations.

Les pestes de Londres sont presque toutes liées à des calamités sociales, et à l'état d'insalubrité de la ville, et il serait étonnant qu'avec une population aussi dense et aussi misérable, des émanations putrides continuelles, les fièvres malignes, précurseurs des pestes, ne se fussent pas déclarées.

La première peste dont il est fait mention à Londres, eut lieu en 664. L'extrême population de Londres, l'étroitesse des rues, la putridité de l'air et les miasmes des marais environnans, durent contribuer à l'existence de ce fléau.

En 1198, il y eut famine et peste; le premier fléau fut causé par la succession de plusieurs saisons froides et pluvieuses. La famine engendra bientôt la peste, qui sévit avec tant de violence pendant six mois, qu'il restait à peine assez d'individus en santé pour porter des secours aux malades, ou pour enterrer les morts. *Les monastères seuls échappèrent à ces deux fléaux*, à cause de leur situation isolée et saine, de la vie réglée, de la propreté des moines, et de leur

prévoyance à faire des provisions pour les éventualités de la vie.

En 1315, Londres fut le théâtre d'une peste, précédée par une famine, et Stowe et Speed rapportent que des femmes mangèrent leurs enfans, et que la peste qui suivit fut si meurtrière, que les vivans suffisaient à peine pour enterrer les morts.

La peste noire, ou la grande peste de 1348, parut à Londres, à la suite du siége de Calais. Selon les historiens, cette peste vint de l'Inde, et elle fut si funeste, que, dans la cité de Londres, il ne survécut qu'un individu sur dix. — Rien n'est plus commun que de voir attribuer l'origine de la peste à un pays éloigné ; sans nier la possibilité du fait que cette peste vint de l'Inde, il faut bien reconnaître que le siége de Calais put disposer les troupes d'Édouard aux fièvres des camps, si communes alors dans tous les rassemblemens d'armées.

En 1336, vingt ans après la peste noire qui était venue de l'Inde, Londres eut à souffrir d'une peste qui fit beaucoup de ravages. Cachée, disent les historiens, dans quelque coin de la Cité, la peste pouvait à chaque instant répandre des effluves mortelles. Cette année, il y eut une famine aussi terrible que la peste.

En 1407, Londres fut affligé par la peste, et l'Angleterre étant menacée d'une invasion, Londres fut le point central des préparatifs.

La cour quitta cette capitale où la peste détruisit 30,000 habitans. En 1479, nouvelle peste à Londres.

En 1486, la suette anglaise parut à Londres. La ville était alors remplie de troupes; on s'y livrait à des réjouissances pour fêter l'entrée de Henri VII.

En 1500, peste à Londres; la cour se retire à Calais.

En 1525, peste.

En 1544, peste, à la suite d'une grande mortalité d'animaux domestiques. Le prix de la viande fut excessif.

En 1551, la suette reparut; les Anglais, décimés par cette maladie, dans les murs de Boulogne, rendent la ville.

En 1563, obligés de capituler au Hâvre et à Dieppe, où ils souffraient de la peste, les soldats importèrent cette maladie à Londres, où la disette se faisait sentir. Le fléau fit de nombreuses victimes.

En 1573, nouvelle disette causée par l'exportation des animaux et des blés, et à la suite de cette disette la peste reparut.

En 1592, peste. L'histoire rapporte que Londres était rempli de soldats et d'individus qui avaient appartenu aux armées licenciées, et que l'on fut obligé de faire des proclamations pour en diminuer le nombre.

Les bills de mortalité remontent à cette peste;

ils furent discontinués lorsque la peste, qui dura trois ans, cessa ses ravages : mais ils furent repris en 1603, et continués jusqu'à nos jours. En 1603, 1625, 1636, nouvelle peste. Celle de 1625 éclata au moment même où l'on faisait d'immenses préparatifs pour l'entrée de Charles Ier dans la métropole.

Ainsi, dans l'espace de trois siècles et demi, Londres est ravagé dix-sept fois par de grandes pestes. — L'origine de ces pestes ne peut raisonnablement être toujours attribué à l'Inde ou ailleurs ; mais, quand on apporte dans l'étude de l'histoire un esprit dégagé d'idées préconçues, on ne tarde pas à voir, malgré la concision et le silence des historiens, que le plus souvent l'effet est lié à la cause ainsi le plus fréquemment, la famine précède la peste, d'autres fois c'est à la suite de quelque bataille qu'elle paraît, ou lorsque Londres est rempli à l'excès, et si l'on réfléchit que la ville était fort petite pour sa population, et que les ordonnances légales en empêchaient l'agrandissement, on comprend bientôt que la peste pouvait être endémique à Londres, comme elle l'est de nos jours à Constantinople et au Caire. — Il existait dans les villes anciennes, et à Londres surtout, depuis le XIe siècle, un grand foyer d'infection que la religion et l'intérêt conservèrent longtemps : c'étaient les sépultures et les inhumations sous les voûtes des églises. — Si l'on se rappelle que la cité ou la ville de Londres

avait déjà du temps d'Élisabeth, assez étendu ses limites pour enceindre les sépultures des Romains, que Charter-House, où l'on avait enfoui cinquante mille cadavres de pestiférés, était environné de maisons; que non-seulement les cimetières des églises, mais encore les cimetières particuliers étaient dans le cœur même de la ville, que les cadavres étaient déposés sous des tombes à peine recouvertes de terre, ou entassés sous des voûtes, entre quatre planches mal jointes; si l'on se rappelle, dis-je, que Romains, Saxons, Danois, Normands et Bretons indigènes, reposaient pêle-mêle dans cette boue de la Cité, on comprendra que Londres du moyen-âge, était une vaste fosse sépulcrale, contenant des générations entières, qui se décomposaient lentement dans son terrain humide, mais dont quelques degrés de chaleur pouvaient dégager des miasmes pestilentiels.

Ainsi, les émanations putrides qui s'élevaient de ce limon impur, jointes à l'insalubrité de la ville et à la misère du peuple, devaient nécessairement donner naissance aux terribles fléaux qui décimaient sa population. Dix-sept grandes pestes en quatre siècles avaient fait dire que la peste paraissait à Londres tous les vingt ans.

Mais peut-être les auteurs se sont-ils trompés sur le caractère des épidémies qui ont ravagé Londres; et ont-ils attribué à une peste ce qui n'était qu'une épidémie de fièvre maligne. Le

récit de Sydenham, qui fut témoin de la grande peste de 1665, mérite de trouver ici sa place.

L'hiver de 1664 à 1665, qui précéda le développement de la peste, fut très froid, très rigoureux, et accompagné de gelées sèches pendant trois mois.

Il y avait eu pendant l'automne précédent une grande mortalité parmi les animaux, et la viande s'en était vendue à très bas prix.

La ville était pleine de monde et de soldats licenciés à la suite de la restauration.

On rapporte qu'il y eut deux individus étrangers d'origine, frappés de la peste dans Long-Acre, quartier neuf, hors de l'enceinte de Londres, et habité alors par de pauvres Irlandais, où par des étrangers.

Ces deux cas restèrent isolés; ils eurent lieu pendant les mois de novembre et décembre qui suivirent l'automne dont j'ai parlé. — Vers la fin de décembre, le froid devint intense, et fut très rigoureux pendant trois mois; mais ce froid et la longue gelée cessèrent tout-à-coup vers la fin de mars 1665. Alors se déclarèrent les péripneumonies, les pleurésies et autres maladies inflammatoires qui, au rapport de Sydenham, firent beaucoup de victimes.

Il régnait aussi une fièvre maligne qui continua ses ravages pendant le printemps, et les bills de mortalité étaient déjà considérablement accrus, lorsque la peste se déclara plus vivement

au mois de juin. Alors la température s'éleva, et la mortalité augmenta d'une manière effrayante.

Les historiens rapportent qu'à cette époque le temps était *si calme et l'air si sec, qu'on eût dit que la pluie et le vent étaient bannis du royaume;* le feu brûlait avec peine, et les girouettes et les moulins à vent ne tournaient pas.

Dans cet état de choses, les émanations qui devaient s'exhaler des foyers de corruption si communs à Londres, des cimetières et des voûtes des églises, jointes aux émanations toujours graves de la fièvre maligne qui régnait, durent causer le développement de la peste. Les mesures mêmes que l'on prit pour en arrêter les ravages, ne servirent qu'à les augmenter. La crainte de la contagion, et la conviction que la maladie était communiquée par le passage d'un individu d'un lieu à un autre, firent prendre une mesure qui dut être funeste; 40,000 chiens et le double de chats furent tués, dès le commencement de l'épidémie par l'ordre des magistrats, et l'histoire ne nous dit pas quels moyens on prit pour que les corps de ces animaux ne devinssent pas des foyers de putréfaction, et des causes de maladies. Quarante mille domestiques ou artisans furent renvoyés, et se trouvèrent tout-à-coup sans asile, exposés aux atteintes du fléau et de la faim; toutes les portes leur étaient fermées, et celles des maisons suspectes étant marquées d'une croix rouge, et gardées à vue,

nul ne pouvait en sortir. Les domestiques sans maîtres, les artisans sans emploi cherchèrent à quitter Londres, mais les habitans des villages voisins forçaient ceux qui sortaient de la ville à y retourner. Quelquefois ces malheureux, errant dans la campagne, succombaient accablés par le besoin ou la maladie, et les paysans les tiraient à l'aide de crochets, dans les fossés préparés pour les recevoir. Ainsi, par peur de contagion, Londres était assiégé, et la maladie, trouvant matière à exercer sa rage, faisait de nombreuses victimes.

Pendant les mois d'avril et de septembre, le fléau sévit avec plus de violence, les cimetières des églises étaient remplis, et l'on creusait de vastes fosses, dans lesquelles on jetait les cadavres en monceaux. Dans le cimetière d'Aldgate, plusieurs larges fosses furent ouvertes, pour contenir de soixante à cent cadavres : elles furent insuffisantes, et l'on creusa alors une fosse qui avait quarante pieds de long, quinze ou seize de largeur, et vingt de profondeur. On commenca le 4 septembre à jeter des morts dans ce gouffre; le 20 du même mois 1,114 cadavres y avaient été amoncelés, et le fossé fut fermé à peine, à quelques pieds de la surface du sol. Ce qui était vraiment déplorable, c'est que de vastes fosses restaient ouvertes jusqu'à ce qu'elles fussent comblées; et, pendant ce temps, les miasmes putrides et l'infection continuaient à empoisonner

l'air, et à faire de nouvelles victimes. — Comment, avec tant d'imprévoyance, et une ignorance si profonde des dangers de la putréfaction des matières animales dans une enceinte resserrée, la peste n'aurait-elle pas fait de grands ravages?

Le char des morts qui passait dans les rues, et qui était annoncé par une sonnette, était accompagné de ce terrible avertissement : *Apportez vos morts*, et quelques maisons, d'où tous les domestiques avaient été renvoyés, et dont les maîtres succombaient au fléau, conservaient pendant longtemps des cadavres qui suivaient tous les degrés de composition jusqu'à ce que les portes fussent enfoncées. — Les fossoyeurs, les hommes employés à ramasser les cadavres et à conduire les chars des morts, mouraient si rapidement, qu'on trouvait avec peine à les remplacer. Dans la paroisse de Stepney, cent seize fossoyeurs ou conducteurs de chars périrent en une année. Vers le mois d'octobre, la maladie perdit de sa virulence, et dès que le froid parut en novembre, elle diminua considérablement. Au mois de février suivant, la peste avait presque entièrement cessé. D'après les bills de mortalité, 75,000 individus périrent de ce fléau; selon Defoe, historien de cette grande calamité, le nombre des victimes de la peste s'éleva à 100,000.

Les caractères de cette peste ressemblaient beaucoup au début des fièvres malignes.

D'abord, les malades étaient pris de frissons,

de maux de tête, de vomissemens, de diarrhée, d'oppression dans la poitrine, de fièvre brûlante, de pétéchies, d'éruptions, d'hémorrhagies, de coma, de vertiges, de délire et de mort.

Le docteur Hodges distinguait trois degrés ou variétés dans cette maladie : les deux premières variétés ne présentent pas d'autres symptômes que ceux des fièvres malignes ; la troisième, caractérisée par les bubons et les charbons, ressemblait beaucoup à la peste du Levant. Desgenettes distinguait aussi trois formes dans la peste d'Egypte de 1798 : La première présentait une fièvre légère, sans délire et des bubons, presque tous les malades guérissaient ; la deuxième présentait de la fièvre, du délire et des bubons ; la troisième présentait un délire considérable, des bubons, des charbons, des pétéchies. La peste de Londres présentait ces mêmes formes.

Quand les bubons paraissaient sans fièvre, ceux qui en étaient atteints, dit Sydenham, se livraient à leurs occupations comme en état de santé, et guérissaient ; ceux au contraire qui étaient atteints de la troisième forme, échappaient rarement.

Une fois que l'on reconnaît que cette terrible peste de Londres était semblable aux pestes du Levant, la question qu'il reste à décider ou à éclaircir est celle-ci : La peste fut-elle importée à Londres, ou s'y développa-t-elle au milieu de

causes nombreuses qui peuvent donner naissance à des fièvres malignes?

Une des vérités les plus communes ressort de l'étude des épidémies, c'est que l'on remarque souvent les fièvres malignes se changeant en fièvre pestilentielle. — Cela eut lieu en 1624 et 1625, comme aussi en 1665, selon l'observation de Sydenham. Si l'on trouve dans les circonstances locales et sociales et dans l'état atmosphérique, les causes des fièvres malignes, il ne faut pas recourir à l'importation de la peste des pays étrangers.

C'était l'opinion de Hodges, que le genre de vie des pauvres, en 1664, et la nature et la qualité des alimens pouvaient donner lieu à des fièvres malignes, et causer des maladies épidémiques.

Une opinion plus générale que celle de Hodges, et que l'on peut considérer comme l'opinion dominante de la profession médicale, c'est que les fièvres malignes épidémiques naissent en Angleterre sans avoir été importées, et que ces fièvres indigènes peuvent cependant se communiquer par contagion. Dans des années de fièvre maligne, produite par la misère, par des alimens insuffisans ou malsains, ou par quelque viciation atmosphérique, ne suffit-il pas d'un changement de température pour que les fièvres malignes passent à l'état de peste? Cette transformation n'aurait-elle pu avoir lieu en 1664 et 1665, qui

furent remarquables par de grandes variations atmosphériques? Est-il nécessaire que la contagion vienne de Hollande, quand on pense au nombre d'individus accumulés dans la ville de Londres, aux alimens malsains résultant de la mortalité des animaux, au froid qui dure trois mois, et cesse tout-à-coup, et au retour des prisonniers hollandais malades, qui furent entassés dans des vaisseaux?

Mais, sans trancher la question de l'importation, ni de l'origine indigène de la peste, admettant pour un instant qu'elle fut apportée par un ballot de marchandises venant de Hollande, il faut aussi admettre que la ville était bien préparée pour recevoir cet hôte meurtrier.

La peste, dit le docteur Hancock, vint à Londres, comme un ennemi étranger qui aurait eu des intelligences dans la place, et qui serait attendu à l'intérieur par des traîtres prêts à lui livrer la ville.

La peste, enfin, n'aurait pu s'emparer de la place, et y régner en souveraine, si elle n'eût été fomentée par les élémens de destruction que la ville contenait dans son sein.

Certes, rien ne démontrait davantage que Londres était un foyer d'infection et de peste, que la conduite des habitans de la cour. A peine le bruit de peste se répandait-il, qu'ils s'empressaient de fuir, non-seulement Londres, mais encore les palais de Greenwich ou de Westminster qui est

étaient séparés. — Ce qui prouve que la peste était causée par l'insalubrité de la ville, par la misère ou la saleté du peuple, c'est que les couvens en étaient exempts, soit à cause du bon état de leurs habitations et de leur isolement, soit enfin parce qu'ils ne manquaient de rien.

Les pamphlets publiés pendant le XVIe siècle, mettent en première ligne comme préservatif de la peste, le changement de lieu; l'éloignement de Londres, et conformément à ces opinions dominantes, le roi et la cour s'éloignaient; le parlement cessait dès que le fléau sévissait. — Persuadés que l'on pouvait être infecté autrement que par le contact, les riches se prémunissaient surtout contre les exhalaisons putrides, en portant des objets imprégnés de vinaigre ou d'aromates. A l'époque de sa plus grande splendeur, et lorsqu'il était entouré de courtisans presque à l'égal du monarque, Wolsey, quittant un de ses palais pour se rendre à Westminster ou à la cour, portait constamment dans sa main une orange que l'on avait préalablement vidée, et dont l'intérieur contenait une éponge imprégnée de vinaigre aromatisé; dès que le cardinal se trouvait au milieu de la foule, à la cour, au palais, ou en public, il s'empressait de sentir l'orange, afin de se défendre des émanations contagieuses ou déplaisantes.

La cessation de la peste après que la ville fut purifiée par une autre calamité, le grand incendie,

prouve clairement que ce fléau était engendré à Londres par l'état de la ville.

Les lois préventives contre l'importation furent insuffisantes de tous les temps. — Les marchandises ne cessèrent d'être apportées à Londres de toutes les parties du monde; et cependant, la peste cessa, lorsque le feu eut purifié le vaste foyer d'infection que Londres recelait dans son sein.

Quelques cas se présentèrent encore comme si le fléau s'éloignait à regret de ce domaine de mort. Mais ces cas étaient isolés et suffisaient pour convaincre que la maladie n'était pas toujours contagieuse, puisqu'elle ne se communiquait pas à la population, ni aux nouveaux venus dans la métropole. Les conditions de la ville étaient changées ; l'esprit public était tourné tout entier vers les améliorations et les moyens de salubrité; la ville s'étendait chaque jour davantage, et cette circonstance rendait désormais moins à craindre les maladies épidémiques aggravées par les localités.

Il est hors de doute qu'il y a dans les grandes pestes quelque cause de léthalité qui nous est inconnue : tantôt cette cause réside dans l'air, tantôt dans les localités; mais certainement les changemens de saison et les variations de température suffisent pour donner naissance à des maladies pestilentielles, quand ces localités renferment des élémens de corruption, et un foyer de miasmes ou émanations morbides. L'histoire

des pestes comme celle des épidémies paraissant dans certains pays, en raison des terres incultes ou marécageuses, des eaux corrompues, de l'insalubrité et de la malpropreté des villes; et l'influence occasionelle des saisons, de la misère, des besoins des populations, viennent s'ajouter aux causes premières des maladies. Dans tous les pays les pauvres qui habitent des quartiers mal bâtis, des réduits étroits, mal aérés et le plus souvent humides, sont la matière première de toute épidémie, les victimes nombreuses des pestes de toutes espèces.

Les sources réelles de l'insalubrité de Londres, inconnues à Sydenham et à Willis, ne peuvent échapper à l'investigation raisonnée de notre siècle, et aujourd'hui on reconnaît que les maladies épidémiques et endémiques de Londres, pendant et avant le XVIIe siècle, étaient communes presqu'à toutes les capitales, parce que toutes les grandes villes ressemblaient à un camp mal choisi et mal ordonné. En effet, une grande cité n'est autre chose qu'un camp permanent; si le camp est situé sur un sol humide et malsain, s'il y séjourne quelque temps, les miasmes qui s'élèvent d'un sol humide, ou rendu tel par l'accumulation des ordures d'une armée, et les effluves qui s'élèvent de toutes ces immondices en putréfaction donnent naissance aux fièvres malignes et aux pestes.

Londres en 1665 présentait bien des conditions

favorables à la production des maladies pestilentielles; la ville était très peuplée, et cependant peu étendue; la partie du sud etait encore couverte de marais. Les environs de St.-Gilles qui avait primitivement servi de refuge aux lépreux, avaient vu s'élever quelques misérables habitations où résidaient les pauvres Irlandais et quelques étrangers. Pendant l'automne qui précéda la peste, il y avait eu une épizootie qui fit périr grand nombre d'animaux : ils furent vendus à bon marché aux pauvres qui en mangèrent la viande.

Les pauvres n'étaient-ils pas comme des soldats dans un camp, mais un camp qui manquait de tout?

Un Français qui habitait Long-Acre, alors un des faubourgs de Londres, fut saisi, dit-on, de la peste, au mois de novembre 1664; mais la maladie sembla ne pas faire d'autres ravages, soit qu'elle manquât d'élémens suffisans, ou plutôt parce qu'il fallait, pour la faire éclore, une température élevée, et qui se maintînt quelque temps. C'est précisément ce qui arriva. — Pendant le froid rigoureux, la peste ne se manifestait que par quelques cas isolés; mais elle était annoncée par les nombreuses victimes des fièvres malignes déjà existantes. — Enfin, la température change, elle s'élève, et pendant plusieurs mois, ni vent, ni pluie pour rafraîchir et purifier cette terre qui contenait tant de germes de corruption. Alors, la

peste paraît, la peste comme celle du Levant, la peste avec des bubons, des charbons, des pétéchies. Pareilles causes de nos jours n'amèneraient-elles pas les mêmes effets?

DYSSENTERIE.

Après la peste et les fièvres, la maladie qui faisait le plus de ravages et de victimes était la dyssenterie. Elle se présentait avec des caractères tellement graves, qu'on lui donna le nom de peste dans les boyaux. Cette maladie était surtout fréquente dans les armées. Celle de Guillaume-le-Conquérant, après la bataille de Hastings, en fut attaquée à Douvres, et peut-être cette circonstance empêcha-t-elle Guillaume de se rendre immédiatement à Londres pour s'emparer de la ville.

En 1086, d'après un chroniqueur saxon, contemporain, il y eut une mortalité parmi les animaux, et l'année suivante une maladie pestilentielle, que l'on nommait *drife*, c'est-à dire, fièvre ou diarrhée.

En 1414, lorsque Henri V assiégea Honfleur, la dyssenterie décima son armée, au point de rendre douteuse pour ce brave monarque la possibilité de son retour en Angleterre.

Du temps de Sydenham, la dyssenterie régna plusieurs années après la grande peste. Cet auteur est disposé à la considérer, à cette époque,

comme épidémique ; mais si nous consultons les bills de mortalité, nous sommes forcés de reconnaître que la diarrhée et la dyssenterie étaient communes, et donnaient annuellement un grand nombre de morts.

En 1675, la mortalité étant de 17,244, les flux de ventre, diarrhée et dyssenterie, présentaient 2,335 morts. — De cette époque, à 1681, la mortalité s'élève à 3,000 et plus ; elle diminue ensuite, au point que ce fléau s'éteint un siècle après.

Toute cette île, disait Claromont, paraît être en proie à la dyssenterie, aux flux de ventre, et grand nombre d'individus de tout âge et de tout sexe en souffrent cruellement et en sont les victimes.

Les auteurs qui ont écrit sur ce sujet ont pu faire la remarque que la dyssenterie pouvait être produite par l'insalubrité du sol, ou l'état de l'atmosphère, et tout prouve que cette remarque est juste.

Cette maladie paraît dans les climats et les localités favorables aux fièvres périodiques ; elle se complique avec les fièvres ; elle naît dans la même saison, et règne souvent en même temps à un tel point que la dyssenterie et les fièvres sont fréquemment modifiées l'une par l'autre. Cette complication de la dyssenterie et autres maladies intestinales avec les fièvres, a frappé les yeux de tous les observateurs ; elle a

été de notre temps mise en relief par le célèbre auteur des phlegmasies chroniques.

Rien de plus aisé à comprendre que cette simultanéité et cette complication qui pouvaient naître par les mêmes causes, le climat, les marais, la nourriture, et les habitations humides.

La misère, la dépression d'esprit, devaient aider à cette cause inconnue qui donne à certaines maladies une impulsion épidémique. Le foyer du mal était toujours là dans Londres, dans son humidité, dans la misère des pauvres, dans les immondices des rues et des fossés, dans la mauvaise nourriture de ceux qu'on appelait alors les Vilains, dans les marais en face et près de la ville.

Nous verrons plus tard, pendant le XVIIIe siècle, qu'à mesure que la situation de ces Vilains s'améliore, et que la ville se purifie, la dyssenterie disparaît comme la peste.

SUETTE.

La suette était une espèce de peste ; elle apparut en 1485, en 1506, en 1517, en 1529, en 1548 et en 1551, pour la dernière fois à Londres.

Après la bataille de Bosworth, où périt Richard III, une maladie pestilentielle se déclara dans l'armée. Cette armée vint à Londres, où l'on se livra à de grandes réjouissances pour l'accession de Henri VII au trône d'Angleterre.

C'est au milieu de ces réjouissances que la suette se déclara. La mort ou la convalescence étaient décidées en vingt-quatre heures. La maladie éclata pendant le mois de juillet, y sévit pendant le mois d'août, et cessa vers la fin d'octobre.

C'était, dit Caïus, une étrange maladie, inconnue à tous les siècles, à toutes les Nations. Caïus fut témoin de la dernière épidémie de suette, et c'est lui qui en a laissé la description la plus exacte; elle présentait les symptômes suivans :

La maladie affectait quelques points particulièrement; elle était caractérisée par une chaleur brûlante à l'intérieur, une soif inaltérable que rien ne pouvait satisfaire; sueur partielle, maux de cœur et d'estomac, vomissemens rares; maux de tête, délire, défaillance; assoupissement invincible; le pouls était vif et fréquent; la respiration gênée et courte. — Les enfans et les vieillards en étaient moins souvent affectés; selon Caïus, les étrangers et les Ecossais mêmes n'en étaient pas si souvent atteints, et les Anglais, au contraire, qui voyageaient sur le Continent, en Flandre ou en France, étaient pris de cette maladie comme s'ils étaient en Angleterre.

Cette opinion de Caïus se trouve confirmée par l'histoire de Boulogne, car nous lisons dans le précis historique de cette ville, si élégamment et fidèlement écrit par le docteur Bertrand, que les soldats de Henri VIII, et les Anglais qui avaient

nouvellement remplacé les premiers habitans, étaient sujets à des maladies contagieuses, très fréquemment mortelles. A cette époque, c'est-à-dire, pendant l'occupation anglaise, sous Henri VIII, on considérait Boulogne comme le tombeau des Anglais. — On pourrait croire au premier abord que cette maladie était causée par les localités; mais l'historien, aussi fidèle que judicieux, nous rapporte un fait qui suffit à lui seul pour disculper la ville de cette injuste dénomination. — En effet, on fit camper les soldats et les habitans hors la ville, en pleine campagne, mais cela n'empêcha pas, dit le docteur Bertrand, qu'il ne mourût plus de 10,000 personnes en cinq semaines.

Cette seule circonstance suffisait pour détruire le préjugé que Boulogne était le tombeau des Anglais, et pour prouver qu'ils étaient constitutionnellement imprégnés de ce poison.

En 1517, cette maladie était si violente qu'elle tuait en quelques heures.

Selon les idées de l'époque, la maladie fut importée, et venait d'ailleurs, comme si elle n'eût pu prendre naissance au milieu des camps et de l'armée du duc de Richmond, qui, selon Commines, historien contemporain, était un assemblage d'aventuriers sales et misérables échappés des hôpitaux et des prisons.

Mais si l'on pouvait considérer l'armée du duc de Richmond comme ayant importé cette maladie,

on ne peut expliquer comment elle apparut tout-à-coup en 1517, sous le règne de Henri VIII, qui faillit en être victime. Cette maladie, disent les historiens était si particulière à l'Angleterre, qu'elle porta le nom de *sudor anglicus* (suette anglaise).

Caïus écrivit un livre de conseils pour le traitement de cette maladie. Ce livre fut écrit en anglais, pour être à la portée du public. L'auteur lui-même donne des raisons pour cette innovation.

J'ai écrit ce livre en anglais, dit-il, parce que cette maladie est particulière à l'Angleterre et aux Anglais, et qu'elle les suit partout comme l'ombre suit le corps.

Cette maladie ne resta pas circonscrite dans les limites de la Grande-Bretagne, comme le pensait Caïus, elle passa sur le Continent où elle fit de nombreuses victimes; mais l'Angleterre et Londres eurent le triste privilége d'en être affectés plusieurs fois.

Selon toute apparence, ce ne fut qu'une variété de fièvre maligne dont le caractère particulier, était causé par l'état de la température, et aggravé par celui des localités.

Jean Nidpont et Laurent Frisio, médecins du XVIe siècle, écrivaient que la suette anglaise était une vraie peste. Les conseils hygiéniques qu'ils donnaient, étaient dignes de notre époque. Les maisons, disaient-ils, doivent être bâties sur un terrain élevé, sec, loin des eaux croupissantes et loin des *cimetières*. Ils regardaient les vents

du midi et de l'ouest, comme peu sains. Herman et Simon, médecins de Cologne, écrivirent dix ans plus tard sur la suette anglaise, et ils l'appelaient la maladie nouvelle. Claromont, qui écrivait en 1671, disait que les fièvres que l'on appelait du nom de *sudor anglicus*, n'étaient déjà plus communes.

Mais bien que la dernière épidémie fut en 1551, l'observation de Claromont indique néanmoins qu'elle se rencontrait encore quelquefois.

RACHITIS.

A-peu-près à la même époque, où les Anglais étaient affligés si souvent par les pestes, les fièvres intermittentes et la suette, ils avaient aussi le triste privilége de donner leur nom à une autre maladie non moins grave, par ses résultats, et surtout par sa durée. Je veux parler du rachitisme qui porta le nom de *maladie anglaise* des enfans. En 1645, David Whistler en fit le sujet d'une dissertation, et Glisson, après lui, traita le même sujet.

En consultant les bills de mortalité les plus anciens, nous trouvons cette maladie portée séparément, comme cause de mort en 1634. Dès cet instant, la maladie se présente chaque année avec un accroissement très sensible. Dans l'espace de cent vingt-cinq ans, d'après ces mêmes bills de mortalité, la maladie a eu son commen-

cement, son apogée et sa fin. Mais ce qu'il y a de plus digne de remarque, c'est que le commencement est en rapport avec le vieux Londres mal bâti, mal aéré, en proie à la peste, et autres épidémies, sa plus grande fréquence est en rapport avec les temps de peste.

Après le grand incendie, quand la ville s'étendait déjà, la maladie ne diminua d'abord que faiblement en intensité; car les habitations des pauvres ne profitèrent que fort tard des améliorations, mais à partir du commencement du XVIIIe siècle, la diminution est très sensible, Londres a été tellement renouvelé et étendu pendant ce siècle, et le commencement du dix-neuvième, qu'il reste à peine quelques traces du vieux Londres, pour donner une idée de l'état d'insalubrité de la ville.

Quand on réfléchit que le rachitis naît lorsqu'il se rencontre des circonstances d'insalubrité, (heureusement accidentelles de nos jours; mais qui étaient générales à l'époque où écrivaient Whistler et Glisson, on n'est pas étonné de la fréquence de cette maladie.

Claromont disait qu'on rencontrait fréquemment des enfans avec la tête grosse, la poitrine proéminente, l'épine fléchie, le ventre gros, les membres faibles, les articulations relâchées; ces enfans maigres, languissans, étaient, disaient-ils, affectés du mal que les Anglais appellent rachitis. Bien que la maladie ait semblé se ralentir et

cesser même avec les progrès et les améliorations des constructions dans la ville et les environs, et par d'heureux changemens dans l'état social des pauvres, il faut cependant reconnaître que cette constitution épidémique et maladive, qui dura plus d'un siècle, ne disparut pas sans laisser quelque trace de son passage, et nous trouverons des restes de cette maladie en examinant la nature du mal de Pott, ou de la carie des vertèbres. Comme nous en retrouverons aussi quelques traces en parlant des déviations vertébrales si communes en Angleterre, même de nos jours.

SCORBUT.

Le scorbut fut encore une maladie que l'on considéra pendant longtemps comme endémique en Angleterre, et fréquente à Londres. Comme les Anglais se nourrissaient principalement de chair salée, de poisson, et mangeaient peu de végétaux, on n'est pas étonné que les maladies d'une certaine époque soient constamment en rapport avec les causes qui les font naître dans tous les pays.

Toutes les traditions sur les habitudes et les usages domestiques des habitans d'Angleterre, en remontant à deux cents ans, nous apprennent que l'on tuait les animaux qnand ils étaient gras, ce qui se faisait généralement en automne, on en salait la chair qui servait de nourriture pendant l'hiver et le reste de l'année.

A Londres, le besoin de végétaux pour la nourriture était si grand à l'époque des fléaux, que nous avons décrit qu'au commencement du XVIe siècle, l'une des épouses de Henri VIII était obligée d'envoyer un messager en Flandre, pour se procurer une salade, et ce ne fut que vers la fin du règne de Henri, que l'on trouva à Londres des végétaux de différentes espèces cultivés sur le sol anglais.

La pomme de terre, aujourd'hui d'un usage si commun, n'était pas connue, et après son introduction en Angleterre par sir Walter Raleigh, elle ne se voyait que sur la table des riches. Sous le roi Jacques Ier, on la regardait comme un objet de luxe, et elle l'était en effet, car on voit cette solanée citée pour la table de la reine, au prix élevé de deux schellings la livre. Les choux, les laitues, les choux-fleurs, étaient également rares, et n'étaient pas à la portée des classes pauvres : tandis que la classe moyenne avait des viandes fraîches ou salées; le peuple, les laboureurs et les artisans pouvaient rarement s'en procurer : ils mangeaient surtout du pain d'avoine ou de seigle, et du poisson salé.

Dans son histoire de la peste de 1665, Hodges écrivait que le scorbut était depuis longtemps endémique en Angleterre. Hentzner dans son voyage du temps de la reine Élisabeth, observait que les Anglais étaient souvent affectés du scorbut. Charlton faisait la même remarque, et

Willis qui écrivit un ouvrage sur ce sujet, le dépeignit avec tous ses caractères, et dit que le scorbut était endémique dans plusieurs endroits d'Angleterre, et sporadique partout. — Les Anglais, écrivait Claromont, ne font pas aussi souvent, ni aussi abondamment usage de légumes et de végétaux que les autres nations, et ils mangent peu de pain. Le scorbut afflige quelquefois toute une famille, se transmet aux descendans, et déforme quelquefois les individus, au point de leur donner un air de ressemblance avec l'éléphantiasis. — Le scorbut était si commun et tellement associé à l'idée de faiblesse ou de misère, qu'on trouve à chaque page des citations qui l'indiquent, dans les productions de Shakspeare, et des poètes de son temps.

De toutes les maladies qui affligent les Anglais, disait Claromont, la plus funeste est la consomption, et cette corruption du corps que l'on appelle scorbut; nous verrons dans l'étude du XVIIIe siècle, comment le scorbut fut entièrement détruit, non-seulement dans le sein des villes, mais encore dans les vaisseaux qui furent son dernier refuge. — La boisson ordinaire du peuple à Londres, n'était pas de nature à donner des forces; depuis son origine jusqu'au moment où un étranger fit arriver l'eau de la Tamise dans la cité, Londres souffrit du besoin d'eau, envain les sources du Tyburn, de Highgate, Hampstead, Muswell-Hill et celle des environs de Londres,

furent réunies, elles étaient trop faibles pour suffire aux besoins de la ville. L'eau se vendait à Londres comme elle se vend encore à Paris à la honte de notre époque. — En 1582, un Allemand nommé Maurice, présenta au lord-maire et aux alderman, un plan dans lequel il offrait de fournir à la ville l'eau nécessaire, en la puisant dans la Tamise à l'aide d'une machine. Le plan de l'étranger fut approuvé, et on lui permit de construire une pompe, et de la placer sous une des arches du pont de Londres, cette machine devait fonctionner au moyen du courant de la marée.

La tentative de Maurice fut si heureuse, qu'on lui permit d'employer une seconde machine, placée sous la seconde arche. Cette concession de la ville devint pour Maurice et sa famille, une source de richesses ; en même temps qu'elle contribua à rendre l'eau moins rare ; en 1701, les roues de ces machines occupaient quatre arches du pont.

Mais cette eau puisée dans le sein de Londres, cette eau qui devait contenir en dissolution toutes les matières impures que les égoûts de la cité et des fossés versaient dans la Tamise, ne devait-elle pas être malsaine, et contribuer à entretenir cette débilité et cette disposition au scorbut si communes alors?

Claromont nous rapporte l'exemple d'un Français qui fut atteint d'une espèce de lèpre,

parce qu'il buvait de l'eau de la Tamise, et qu'il fut guéri en cessant de faire usage de cette boisson.

Les citoyens aisés à cette époque buvaient de préférence les vins d'Espagne, et n'étaient pas aussi sujets à cette maladie. L'eau était la boisson du peuple, car la bière n'était pas toujours à sa portée. Toutefois, le peuple était passionné pour l'eau-de-vie, les liqueurs fortes et spiritueuses; quelques auteurs attribuaient à cette cause, la fréquence du scorbut. — Il est hors de doute, que les habitans de Londres étaient convaincus de l'insalubrité de leurs eaux : car, lors de la peste de 1636, ils recommandaient comme préservatif, de ne pas en boire sans préalablement la faire bouillir, et la laisser reposer pendant la nuit, ou sans y mettre des tranches de citron ou de pain grillé. En 1701, il parut une brochure qui portait pour titre : *Scelera aquarum*, crimes de l'eau. Cette production de la plume d'un médecin, rapporte plusieurs exemples de maladies, causées par son usage. En 1768, William Héberden traita de nouveau ce sujet, et démontra l'insalubrité de l'eau de pompe dans le sein de Londres. Ainsi, l'état de la ville, celui des pauvres, la mauvaise nourriture, les habitations mal aérées et humides devaient contribuer à faire naître ces maladies si meurtrières, qui dépeuplèrent Londres pendant le moyen-âge, et jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

CLIMAT.

Quant au climat atmosphérique, il paraît avoir subi quelques variations car il n'est pas douteux que l'on ait cultivé la vigne à Londres sur les côteaux de Hatton, Garden et de Smithfield; mais il est à présumer qu'après la destruction des forêts de Middlesex, qui étaient au nord de la ville, et qui la protégeaient contre le froid, les raisins n'arrivèrent plus assez à maturité pour faire du vin.

En 1671, Claromont remarquait que les raisins ne mûrissaient pas : *Vitis verò prorsus inutile vis enim ullibi perfectò maturum fructum degustavi.*

Selon Claromont, que je me plais à citer parce qu'il avait observé avec conscience, les pluies étaient fréquentes, le pays humide, et le ciel presque toujours couvert de gros nuages, non-seulement pendant l'hiver, mais encore au milieu de l'été. On voit rarement un jour serein, disait-il, on se croit toujours en automne ou en hiver. *Rara omninò illò serenitas fereque semper similis autumno tempestas est aut brumalibus diebus.*

L'histoire vient à l'appui des observations de Claromont, et les famines causées par les pluies et les saisons froides, sont assez fréquentes pour justifier l'opinion qu'il émettait sur le climat anglais. Pendant l'époque que nous avons étudiée,

le commerce du blé semble avoir été peu connu. L'Angleterre, qui du temps des Romains, des Saxons, des Normands, jusqu'à l'époque d'Élisabeth, produisait plus qu'il ne fallait pour ses besoins ; l'Angleterre exportait ses blés, mais d'après les famines qui eurent lieu à Londres et dans toute l'Angleterre, il paraît que le gouvernement et le pouvoir municipal, manquaient de prévoyance. Il paraît aussi qu'il n'y avait pas de marchands qui conservassent de grandes provisions pendant les années d'abondance, pour remplir le déficit des années de disette.

Pendant le moyen-âge, aussitôt après la moisson, on exportait ou l'on vendait le blé de la récolte ; aussi, le blé était-il alors à bas prix, mais il devenait cher à mesure que l'année avançait. Avant la moisson de 1317, Stowe rapporte que le blé était à quatre livres sterling par quart, immédiatement après la moisson, le prix du quart était de six schellings et huit pence.

Il y avait par conséquent de grandes inégalités dans le prix du pain, et ces inégalités, n'étant pas en rapport avec le prix du travail, la misère dut s'ensuivre fréquemment, surtout après l'émancipation des Vilains peu accoutumés à la prévoyance. En remontant vers le passé avant Élisabeth, on trouve qu'en 1198, il y eut une famine à Londres, la disette était causée par les pluies et le froid.

La même chose eut lieu en 1257 : la disette fut

si grande à la suite des pluies, que l'on vit de pauvres artisans malheureux, des esclaves affranchis et d'autres qui avaient quitté leurs maîtres, se disputer dans les rues des carcasses de chiens et de chevaux morts. L'histoire rapporte qu'il ne périt pas moins de 20,000 individus par la faim.

En 1314 il y eut disette.

En 1572, il y eut encore disette, causée par l'exportation. Déjà l'excès de la population et la foule d'individus chassés des couvens qui avaient dû l'accroître, devenait un fardeau pour l'Etat, et l'exportation n'était plus possible sans exposer le pays au besoin de la faim.

Sous Charles II, les pluies étaient assez fréquentes; mais, selon l'observation de ce monarque, il ne tombait jamais assez de pluie pour qu'il ne pût faire sa promenade à pied sec.

Un climat si humide et si variable exigeait un abri, et les constructions en bois, l'absence des cheminées, devaient être peu favorables pour protéger les habitans et les pauvres surtout contre l'inclémence des saisons. — Il ne paraît pas que le gouvernement ait jamais éprouvé quelque sympathie pour les pauvres. Il semble même que du temps d'Elisabeth on se croyait obligé de poursuivre les serfs qui s'étaient affranchis de leurs maîtres féodaux, car on promulgua des lois sévères pour empêcher que les pauvres n'élevassent des huttes ou des *cottages*

pour se protéger contre le froid et l'inclémence de la saison sur des terres abandonnées, ou censées appartenir à la couronne. Mais si la nourriture du peuple, les habitations, le climat, l'état matériel de la ville étaient de nature à produire des maladies caractérisées, surtout par la putridité, ou une grande faiblesse, il convient d'examiner quel était l'état moral de ce peuple, et de chercherà connaître quel appui et quelle énergie il pouvait puiser dans les institutions et dans sa position sociale.

Le peuple de Londres était formé d'élémens divers et nombreux, et il faut remonter vers l'origine de la ville pour les reconnaître. Sous la domination romaine et saxonne, la masse de la population était esclave.

Jusqu'après la conquête de l'Angleterre par les Normands, il y eut des marchés d'esclaves ; le christianisme eut la gloire de les abolir.

Une bulle émanée de Rome commença cette émancipation ; mais, en 1102, dans le grand concile tenu à Wesminster, il fut déclaré contraire aux lois de l'humanité et de la religion de vendre des esclaves ouvertement dans les marchés. — Toutefois, l'esclavage ne cessa pas, car longtemps encore après cette époque, les hommes et les animaux qui vivaient sur une terre, étaient considérés comme une partie de la propriété.

La nourriture des esclaves était prise des res-

tes des maîtres, mais les laboureurs n'avaient que du poisson, des harengs, et un peu de pain d'orge ou d'avoine, de seigle, quelquefois de gland.

Les guerres d'Edouard III servirent beaucoup à l'émancipation des esclaves, car ce monarque fut obligé d'affranchir grand nombre de ses vilains pour recruter son armée. La peste noire de 1348, qui fit tant de ravages, fut un bienfait pour les vilains qui ne périrent pas de ce fléau ; la moitié des habitans ayant succombé, les bras manquant pour le travail, les laboureurs demandèrent doubles gages, et cette exigence donna lieu au statut des laboureurs, statut qui reconnut en quelque sorte leur indépendance en établissant à quel prix ils pouvaient se louer. Dès-lors il s'établit un contrat tacite entre les maîtres qui employaient, et les laboureurs et vilains qui se louaient.

Toutefois, le parlement se garda bien de leur laisser trop de liberté, les vilains ou serviteurs ne pouvaient pas changer de place, et se trouvaient ainsi enchaînés au sol par la loi. — Ces mesures, quoique incomplètes pour l'affranchissement, indiquent cependant qu'une grande partie des laboureurs et vilains avaient échappé au pouvoir de leurs maîtres féodaux.

Pendant le XIVe siècle, une grande partie des serfs s'émancipa. — Toutes les grandes villes manufacturières avaient des priviléges qui favorisaient cette émancipation. Ainsi Londres

était un vaste asile, et dès qu'un esclave qui s'était enfui de chez son maître avait pu échapper à sa surveillance et habiter la ville pendant un an et un jour, il était de droit affranchi.

L'insurrection de Wat Tyler si différemment jugée par les historiens, nous montre quelle force avait déjà acquise cette population flottante, et sans maître dans le sein de Londres, et aux environs. L'état de ces vilains était déplorable, et la loi faisait peser sur eux des charges si injustes, qu'il ne fallait qu'une occasion pour causer une révolte. Par la taxe établie, les artisans qui n'avaient ni terre ni propriété, devaient payer une taxe égale à celle des riches. A cette injustice, les collecteurs d'impôts ajoutèrent l'insolence et le mépris.

Wat le Tuilier habitait les environs de Londres, il avait une fille qui n'avait pas encore atteint l'âge qui la rendait passible de l'impôt. Un collecteur se présente et réclame l'impôt, non-seulement pour Wat, mais pour sa fille qu'il dit avoir l'âge requis par la loi; le père proteste que sa fille n'est point pubère : le collecteur pousse l'insolence jusqu'à vouloir s'assurer par un acte indécent de l'âge présumé de la jeune fille. Wat révolté par cette brutalité cynique, tue le collecteur sur-le-champ, et appelle tous les vilains à son aide. Cent mille hommes répondent à son appel, et, par des actes de destruction et de barbarie, souillent la cause de Wat.

Ce qu'il demandait cependant, tout homme le demanderait aujourd'hui. Wat Tyler voulait d'abord l'abolition de l'esclavage, la liberté du commerce dans les villes où se tenaient les marchés, sans taxes, sans impôts, et que la taxe du roi pesât sur les terres et non sur les vilains. A ces demandes qui paraissaient révoltantes à cette époque, Wat Tyler et ses suivans en joignaient d'autres aussi injustes qu'extravagantes. Ce grand mouvement de peuple menaçant aux portes et dans le sein de Londres, donna au pouvoir de telles craintes qu'il s'empressa d'accorder, au moment du danger, des chartes d'affranchissement qu'il espérait ne devoir pas confirmer plus tard.

Le courage de Richard II et du lord-maire, sauva la ville du plus grand péril qui l'eût jamais menacée : Wat Tyler fut tué ; les révoltés se dispersèrent, et lorsque tout fut apaisé, les chartes furent révoquées.

Néanmoins, cette manifestation ne fut pas sans résultat ; elle rendit les maîtres d'autant plus humains, que les vassaux et les vilains qui s'étaient vus un instant si nombreux et si puissans, étaient moins disposés à se soumettre aux durs traitemens et à l'injustice des riches.

L'esprit d'affranchissement que le christianisme favorisait de toute sa puissance, ne cessa dès-lors de se propager. Sous Henri VII, la race des esclaves et des vilains était considérablement diminuée ; celle des laboureurs et des artisans

libres augmentait en proportion. Dès-lors le paupérisme était en germe.

Il était difficile en effet que parmi ce grand nombre de laboureurs et de vilains, qui passaient de l'état d'esclavage à celui de liberté, il n'y en eût pas qui manquassent d'ordre, de prudence et d'amour du travail. Aussi, dès qu'il n'y eut plus d'esclaves dont la nourriture et l'entretien fût à la charge des maîtres, il y eut des pauvres, autre espèce d'esclaves. Le passage d'une immense quantité d'individus de l'état servile à l'état libre, fut donc une des causes premières du paupérisme en Angleterre.

Pendant le règne d'Henri VII et le commencement de celui d'Henri VIII, les pauvres secourus par les couvens et autres établissemens religieux étaient si peu nombreux, qu'il fut aisé de régler cette nouvelle condition ; le gouvernement autorisa la mendicité par des patentes, et ces patentes fixaient et limitaient les lieux que les pauvres devaient habiter, et où ils pouvaient mendier. Il ne suffisait pas pour être pauvre d'être sans maître, mais il fallait être incapable de travail pour cause de vieillesse ou d'infirmité. Mais si les pauvres pouvaient se compter et être patentés sous Henri VII, il n'en fut pas ainsi après la grande perturbation qu'apporta dans l'État le dépouillement du clergé monastique par Henri VIII. Les pauvres n'avaient pas été jusqu'alors un fardeau pour l'État, parce qu'ils étaient

peu nombreux et qu'ils trouvaient des secours dans les couvens. En effet, avant Henri VIII, et sous ce monarque au commencement de son règne, les aumôniers distribuaient la charité aux pauvres tous les jours, ils allaient même chercher les nécessiteux et les infirmes jusques dans les huttes et les cabanes. Les courtisans de Henri, qui profitèrent des dépouilles du clergé, ou ceux du clergé qui conservèrent des bénéfices et des faveurs, en reconnaissant sa suprématie religieuse, n'imitèrent pas le clergé catholique dans les secours qu'ils accordaient aux pauvres, et le nombre des nécessiteux dut s'augmenter prodigieusement.

Avant la réforme, le revenu de certaines églises était entièrement consacré aux aumônes, tandis que dans les autres églises ou monastères, la dixième partie au moins appartenait aux pauvres. Aussi les malheureux allaient-ils avec confiance chercher des secours dans les aumôneries, dans les abbayes et les couvens.

Mais lorsque la cupidité de Henri VIII entrevit dans les biens du clergé une mine qu'il pouvait s'approprier, alors les pauvres, perdant cet appui, devinrent à charge au public.

En 1535, trois cent soixante-treize communautés religieuses furent dissoutes, et le monarque ajouta leur revenu à ses trésors ; mais aussi, dès ce moment, le nombre des pauvres et des prolétaires s'accrut avec une rapidité effrayante. —

Dix mille personnes expulsées des couvens furent subitement jetées dans le monde, dit Fuller, sans ressource, sans fortune, et n'ayant d'autre habillement que celui qu'elles portaient. Pour la plupart étrangers aux travaux manuels des laboureurs, étrangers à l'industrie des artisans, ils augmentèrent nécessairement le nombre des pauvres et des vagabonds. — Si l'on pense au nombre d'individus que ces mêmes couvens secouraient au dehors, on verra d'un seul coup-d'œil quel accroissement dut prendre le paupérisme. Henri VIII semblait avoir prévu ce résultat, mais ce sanglant monarque n'y voyait que des remèdes dignes de lui.

Deux ans après cette première suppression, six cent cinq grandes abbayes, quatre-vingt-dix colléges, et cent dix hôpitaux pour les pauvres, furent supprimés par un seul acte du parlement, et quarante mille individus, sans asile et sans ressource, vinrent accroître dans les grandes villes cette population flottante qui fut de tout temps un fléau pour le corps social.

Le revenu de ces établissemens se montait à 273,000 livres sterling, qui feraient aujourd'hui, selon Colquhon, 5,000,000 de monnaie, anglaise ou 125,000,000 de francs. — Après avoir spolié l'Église, le roi, dira-t-on, distribua des biens à des courtisans et à ceux du clergé qui reconnurent sa suprématie; mais les courtisans et le nouveau clergé anglican ne continuèrent pas les

usages du clergé célibataire, et les aumônes cessèrent.

Les couvens et les moines, dit un écrivain contemporain, ne gardaient pas pour eux seuls le produit de leurs bénéfices; des milliers d'individus en profitaient; mais depuis que les abbayes, les terres et les biens sont entre les mains des séculiers, je n'entends plus parler d'aumônes, et je ne vois pas quel profit en est revenu au peuple.

Après avoir accru le nombre des pauvres par ses spoliations, et avoir rendu plus cruelle la position de ceux qui existaient déjà, quelle compensation ce dur monarque leur offrit-il? Il ordonna que le soulagement des pauvres retomberait sur le public, et, dans l'espoir d'en réduire le nombre, après l'avoir si cruellement et si injustement augmenté, une loi passa pour la prévention du vagabondage et de la mendicité que la réforme nécessitait et accroissait.

Les peines infligées aux mendians sont bien en rapport avec la cruauté de ce royal sectaire: un mendiant, pris sur le fait, devait être fouetté la première fois, avoir les oreilles coupées la seconde, et la troisième fois il devait être emprisonné, jugé aux prochaines sessions, et s'il était convaincu de vagabondage, il devait être mis à mort comme ennemi du bien public.

Ainsi, après avoir peuplé son royaume de mendians par la spoliation et par la privation des

secours que les pauvres étaient habitués à recevoir, il les condamne au fouet, à la mutilation et à la mort.

Ces exemples de cruauté ne furent que trop suivis pendant le règne d'Edouard VI. — Le parti de la réforme, qui était puissant à la cour, obtint du parlement un acte contre les vagabonds en apparence, mais en réalité contre les moines spoliés et chassés des couvens. Il était ordonné par ce statut que si un homme du commun demeurait trois jours sans travailler ou sans s'offrir à travailler, il serait marqué au visage avec un fer chaud, et qu'il serait esclave de celui qui le mènerait devant un juge de paix. — La cour, qui dirigeait le parlement, disent les historiens, n'avait en vue que les moines qui, étant sortis de leurs monastères, et peu accoutumés au travail des mains, ne pouvaient se résoudre à gagner ainsi leur vie. — Quelques pensions, il est vrai, avaient été assignées à grand nombre d'entre eux, mais ne suffisaient pas pour leur subsistance, et ces pensions, le plus souvent, n'étaient point payées. Pendant que les monastères subsistaient, leurs terres étaient données à ferme à un prix modique à des fermiers qui, pour les faire valoir, pouvaient employer beaucoup de monde. — Mais depuis que ces terres furent tombées entre les mains de la noblesse, le prix des fermes était beaucoup augmenté, et les fermiers, pour y trouver leur compte, employèrent moins d'ou-

vriers et diminuèrent le salaire. — Des soulèvemens de peuple eurent lieu dès-lors dans presque toutes les provinces, et l'on dut envoyer pour les combattre l'armée même destinée contre l'Ecosse.

A la mort d'Edouard VI, en 1553, le peuple, plongé dans la plus profonde misère, fut réduit à un état général de mendicité, et les lois les plus féroces furent établies pour empêcher que les malheureux, mourant de faim, ne demandassent des secours. Les punitions et les châtimens s'accrurent à un tel point sous le règne d'Elisabeth, que plus de cinq cents individus furent mis à mort dans un an, et que l'on proclama la loi martiale contre les mendians, les vagabonds, en d'autres termes, contre les pauvres qui demandaient du pain.

La foule de nouveaux prolétaires expulsés des couvens et spoliés, et celle plus nombreuse encore qui en recevait des secours, devint une source d'embarras et d'inquiétudes pendant tout le règne d'Elisabeth et de ses successeurs. — La suppression des monastères, dit Colquhron, au lieu de causer la diminution des taxes, devint un des plus lourds fardeaux que le pays eût à supporter, et comme pendant près d'un siècle il n'y eut pas de grandes guerres, qu'il n'y avait pas de colonies pour l'écoulement de la population, elle s'accrut à un tel point, qu'il n'y avait ni assez de commerce, ni assez de métiers pour

employer tous les bras. — En 1558, la population était si nombreuse, et son accroissement inspirait tant de crainte, que les pauvres ne pouvaient se marier avant trente ans. Ainsi, la suppression des ordres monastiques vint ajouter à l'accroissement de la population, et cette loi d'Elisabeth, qui pesait sur les pauvres, ne fut qu'un faible contre-poids aux cinquante mille adultes dont le célibat brisé venait détruire l'équilibre établi, et accroître une population peu industrielle, et par conséquent fort embarrassante.

Le règne d'Elisabeth fut en proie à des inquiétudes continuelles par l'inondation des mendians et des vagabonds qu'elle s'efforçait en vain de réprimer. Hume dit que les rues de Londres en étaient infestées, et le lord-maire et la chambre ardente s'étaient efforcés en vain d'en diminuer le nombre par les châtimens les plus sévères. — La loi martiale permettait de les juger sur-le-champ, et de les exécuter sur les gibets de Tyburn.

Engagée dans ces voies de cruauté et de terreur, la législation ne savait pas reculer, et le quatorzième chapitre des lois d'Elisabeth renchérissait sur celles de Henri VIII; elle donnait aux magistrats le pouvoir de sévir, et elle portait que les vagabonds et les mendians qui seraient pris une fois comme tels, seraient fouettés pour cette première fois, et qu'ils auraient l'oreille droite percée d'un fer rouge la seconde fois,

et la troisième fois, qu'ils seraient considérés comme félons et mis à mort sans autres formalités.

Le peu de sympathie qui exista de tout temps entre les pauvres et le pouvoir se montre, dit l'auteur de la *Revue historique des lois sur les pauvres* [1] *et les vagabonds* dans toutes les lois et réglemens qui les concernent. Ces lois comprenaient, sous le titre de vagabonds, de fripons et de mendians, non-seulement ceux qui ne pouvaient pas travailler, bien qu'ils en eussent le vouloir, mais les simples laboureurs qui refusaient de travailler au-dessous du prix ordinaire.

Henri VIII ayant spolié l'Eglise pour satisfaire son avarice et ses passions, aucun avantage pouvait en résulter pour le peuple, compté de tout temps pour si peu de chose. Quel bienfait ne pouvait découler de la main de celui qui, conduisant ses épouses de la couche royale à l'échafaud, obtenait ses divorces par la hache du bourreau public, et soutenait sa suprématie religieuse par la flamme des auto-da-fé?

Le tableau qui n'est qu'esquissé dans cet ouvrage, est loin d'être exagéré. Il paraît d'ailleurs, quand on lit les ordres des réglemens de la maison du roi, que la moralité des serviteurs était aussi équivoque que celle du maître. Un article portait qu'il était défendu à tous ceux employés à la

[1] Historical Review of the poor and vagrant law by. KENT CAUSTON.

cour, de voler les serrures, les clés, les tables, les buffets, et autres fournitures des maisons que le roi visitait.

Quelle devait être la condition du peuple, des vilains, ou des artisans sans maître, quand on trouve des ordres pour que l'on n'emploie pas dans les cuisines du roi des gueux sans habits et presque nuds! — *No rascals*, dit l'ordonnance d'Henri VIII, *be employed in the kitchen who go naked*. Le vêtement des vilains et des pauvres n'était autre qu'un sarreau de grosse toile.

Si l'on ajoute à ces considérations la hausse du prix du pain, qui du temps d'Élisabeth doubla dans trente ans, sans que le prix du travail suivît la même progression, on se demandera alors, quel pouvait être l'état moral de ce peuple, sous des rois qui changeaient de religion selon leurs intérêts ou leurs passions. Dans quelle dépression d'esprit et de corps devaient être jetés les pauvres, qui ne pouvaient pas comprendre les motifs politiques qui dirigeaient leurs rois ou leurs reines, et qui étaient obligés d'être tour-à-tour catholiques sous un règne, et apostats sous un autre. — Si l'on ouvre l'histoire, on voit les sommités politiques et religieuses, se faisant un jeu ou un moyen de leur foi; catholiques au commencement du règne de Henri VIII, protestans à la fin, catholiques sous Marie, protestans sous Élisabeth et Jacques Ier. — Le billot de la tour de Londres pour les grands, les gi-

bets de Tyburn et la flamme des bûchers pour le peuple, étaient les argumens de conviction qu'employaient les rois ou les reines, pour soutenir leur foi ou leur suprématie.

Quelle prise les maladies ne devaient-elles pas avoir sur ces masses d'individus jetés dans l'indigence et la misère, sans asile, sans pain, sans vêtemens, n'appartenant à aucun maître, à aucun ordre, traqués ou renvoyés d'un comté à l'autre, et traités avec la dernière rigueur, parce qu'ils étaient pauvres.

Les maladies de cette cruelle époque rendent un triste témoignage de la détresse du peuple. Ouvrons en effet les bills de mortalité, et nous voyons que ces vilains et ces pauvres, que les lois cruelles de Henri et de ses successeurs ne pouvaient contenir, étaient décimés par les épidémies et la peste. Tandis que depuis la conquête des Normands, on ne compte que six pestes, ou maladies pestilentielles jusqu'à Henri VIII, c'est-à-dire pendant près de quatre cents ans, à dater de Henri VIII, les pestes et les maladies pestilentielles se succédèrent avec une rapidité effrayante.

Cinq maladies pestilentielles dévastent Londres pendant le règne de Henri VIII, et comme ses successeurs devaient recueillir le fruit du mal qu'il avait semé, une épidémie de suette marqua le court règne d'Édouard VI. Deux épidémies suivies d'une grande mortalité, marquèrent le règne sanglant de Marie, deux grandes pestes

signalèrent celui d'Élisabeth, et quatre grandes pestes celui de ses successeurs.

Ainsi, tandis que dans l'époque la plus éloignée, sous les rois de la race normande, ou plutôt tandis que pendant près de quatre cents ans, on ne compte que six grandes épidémies pestilentielles, causées le plus souvent par l'inclémence des saisons, la disette ou la propagation, sous le règne d'Henri, d'Élisabeth et de Jacques Ier, que l'on a appelés de grands rois, on trouve dix maladies pestilentielles dans l'espace d'un siècle.

On ne pourrait comprendre ces apparitions d'épidémies, sans la connaissance historique de l'état social du peuple et celle de l'état physique de Londres. Ainsi, quant aux circonstances locales que j'ai fait connaître, et qui suffisent pour engendrer et entretenir des maladies endémiques, viennent se joindre la misère du peuple, il n'est pas étonnant que les maladies pestilentielles soient plus fréquentes, et qu'elles fassent beaucoup de ravages au milieu des villes où la population est très dense, et où les moyens d'existence sont à des prix très élevés et nullement proportionnés au taux du travail et aux besoins des masses.

Les pauvres ont été et sont de tous temps la matière première des épidémies. C'est dans le sein des pauvres qu'elles naissent et se fomentent, c'est des quartiers habités par les pauvres, que les fièvres malignes et la peste elle-même, se

propagent à la classe moyenne, et atteignent la classe riche. — La peste de 1665, commença dans le quartier habité par les pauvres Irlandais; elle fit un tel ravage parmi eux, dit le docteur Hodges, qu'on l'appela d'abord la peste des pauvres.

A Dantzick, en 1709, à Copenhague, en 1711, à Moscou, en 1717, à Marseille, en 1720, et à Londres dans toutes les pestes, l'épidémie commença parmi les pauvres, dans les quartiers populeux et sales habités par eux. La même chose a lieu au Caire et à Constantinople.

L'on n'a peut-être jamais assez réfléchi sur les dangers du paupérisme dans les grandes villes, il n'est pas difficile de rejeter l'opinion de ceux qui prétendent que toutes les pestes de Londres vinrent du dehors, quand on est appuyé par des faits nombreux, et quand l'histoire nous montre que toutes les épidémies de fièvre maligne ou de peste prennent naissance au milieu des pauvres, que les plus nombreuses victimes sont encore des pauvres. Mais les pauvres peuvent-ils être affectés de fièvres malignes ou de peste, sans danger pour la classe moyenne et pour les riches? Non certes, les riches peuvent sans doute s'éloigner du foyer où sévit une épidémie, mais les habitans d'une ville ne peuvent tous l'abandonner à-la-fois. — Les riches ne sont pas toujours avertis à temps du danger qui menace la communauté, et les riches d'ailleurs sont partout peu nombreux;

mais la classe moyenne reste entièrement exposée aux dangers de l'infection. — Une des erreurs les plus communes des gens du monde, est de croire qu'il suffit de s'éloigner du contact des individus affectés de fièvres malignes ou de peste pour en être à l'abri. Mais les maladies et les fièvres épidémiques n'ont pas besoin de contact pour se communiquer. L'histoire des assises d'Oxford pendant le XVIe siècle, le démontre assez. Des prisonniers entassés dans des cachots étroits, mal aérés et malsains, sont affectés d'une fièvre maligne, que l'on appela fièvre des prisons, à cause de sa fréquence dans les geôles; ils sont amenés au tribunal devant les juges, les jurés et les témoins de leur procès. C'était pendant le mois de juillet, tous les individus présens à ces assises, magistrats, jurés et témoins, tombent malades le troisième jour, et périssent au nombre de trois cents; et cependant, ni les jurés, ni les témoins, ni les magistrats, étaient en contact avec les prisonniers. — Un fait semblable avait eu lieu aux assises de Cambridge, en 1521. Il se représentera plus tard dans l'histoire de Londres, aux assises du Old Bailey, et il se représentera partout où l'on laissera exister les mêmes causes de maladies. Les trois cents individus qui succombèrent aux assises noires d'Oxford, furent victimes d'une infection atmosphérique, ils respirèrent l'air et les miasmes corrompus qui émanaient de ces prisonniers,

longtemps retenus dans des cachots étroits et mal aérés.

Pendant l'époque que nous étudions, les pauvres de Londres étaient comme les prisonniers d'Oxford. Londres était entouré de murailles et de fossés ; sa population s'accroissait par les arrivans, sans que la ville pût s'étendre dans la campagne. Londres était en quelque sorte une vaste prison. Il était impossible d'y respirer un air qui n'eût pas été infecté par les émanations nombreuses de matières animales et végétales en décomposition. Il était difficile qu'un homme respirât un air qui n'eût pas été déjà dans les poumons d'un autre être vivant.

Si de nos jours, que Londres a étendu d'immenses ramifications dans la campagne, la température de la ville est à deux degrés au-dessus de la température des environs, que l'on s'imagine ce que devait être la température de Londres au moyen-âge. Pendant les épidémies, les maladies n'ont pas besoin du contact pour se communiquer. Mais elles corrompent l'atmosphère, et elles influencent tous les individus qu'elle entoure. Une fois qu'une fièvre maligne épidémique est dans une localité, elle menace de toutes parts les individu qui l'habitent. C'est par les pores, par la respiration, qu'elle pénètre dans l'économie. Le seul moyen de s'en garantir, est l'éloignement surtout si la constitution a été débilitée par des causes quelconques. — Mais comme les habitans

d'une ville entière ne peuvent pas émigrer, le grand préservatif contre les épidémies pestilentielles, c'est l'amélioration de l'état physique des pauvres, qui est certainement le plus sûr de tous les cordons sanitaires.

L'état physique de Londres que j'ai décrit, montre combien de causes de maladies contenait cette ville. J'ai dit aussi que depuis Édouard le confesseur, Londres, à cause de ses priviléges, était le rendez-vous des esclaves et des vilains qui échappaient au joug de leurs maîtres. C'était aussi le rendez-vous de tous les avanturiers, des artisans libres, des soldats licenciés, et vers la fin du règne de Henri VIII et celui d'Élisabeth, ce fut aussi le refuge des moines et des prêtres spoliés. Londres renfermait donc une immense population flottante, sans secours contre la disette et la faim, sans abri contre l'infortune. Faut-il s'étonner alors, si c'était dans le sein de Londres que les épidémies sévissaient avec plus de rigueur.

Si l'état social de Londres, aussi bien que l'état physique, contribuaient à faire naître ou à propager les maladies épidémiques et pestilentielles, quels moyens la science opposait-elle aux ravages de ces fléaux.

L'état de la médecine en Angleterre, pendant le moyen-âge, comme celui de toutes les sciences, était peu satisfaisant. La position isolée de la Grande-Bretagne la rendit tributaire des Continentaux, même après que des Anglais eurent

importé en Angleterre le flambeau des sciences, des arts et de l'industrie, qu'ils avaient allumé sur le Continent au foyer de la Renaissance.

On a peu de documens sur l'état de la médecine pendant la domination saxonne : seulement, on sait que les moines, qui étaient alors les dépositaires des connaissances qui avaient échappé à l'influence des barbares, exerçaient l'art de guérir. — Quelques Juifs protégés dans les cours partagèrent ce privilége.

Il paraît que Robert, duc de Normandie, fils de Guillaume-le-Conquérant, apporta en Angleterre quelques préceptes de l'école de Salerne, commentés par Arnold de Villeneuve, mais cet ouvrage ne contenait en réalité que des conseils d'hygiène. Au milieu des ténèbres qui couvrent cette époque, l'Angleterre se glorifie à juste titre d'avoir produit le moine Roger Bacon, mais il s'occupa de la médecine plus en philosophe spéculateur qu'en praticien, et c'est par là qu'il brille le moins aux yeux de la postérité.

Après Roger Bacon, le seul nom que nous puissions citer, est Guilbert, qui vivait pendant le XVe siècle. — Ayant voyagé de bonne heure en Italie, il recueillit les principes de l'école de Salerne, et eut quelque connaissance des écrits de Galien. Mais il paya un large tribut aux erreurs de son temps.

John Gaddesden, son élève et l'auteur de la *Rose anglaise*, est le type des médecins de cette

époque, et c'est dans son immense recueil que l'on peut avoir une idée des secours que la médecine pouvait apporter aux maladies populaires. — Gaddesden fut appelé à la cour pour soigner le fils du roi, atteint de petite vérole. Pour montrer sa science dans les maladies inflammatoires, il ordonna que le malade fût enveloppé dans un drap d'écarlate, et que tout ce qui était auprès du lit et dans la chambre du malade fût de couleur rouge. Cette pratique, dit Gaddesden, guérit le malade, et le jeune prince n'eut aucune marque sur son visage. *Capiatur scarletum et involvatur variolosus totaliter sicut ego feci de filio nobillissimi regis Angliæ, et feci omnia circà lectum esse rubea et est bona cura.*

La *Rose anglaise* est une compilation indigeste des écrits des Arabes, de Galien, et des erreurs ou recettes médicales du XVe siècle; il est impossible de ne pas sourire de pitié en lisant avec quelle imperturbable impudence Gaddesden parle de ses secrets, et du prix qu'il en retire. Gaddesden était évidemment un grand génie aux yeux de ses contemporains, et les chirurgiens barbiers payèrent quelquefois fort cher des secrets qu'il divulguait après. « Je retirai beaucoup » d'argent, dit-il, d'un remède que je vendis aux » chirurgiens barbiers.» Ce remède était fait avec trois grenouilles que les Anglais de nos jours traitent avec tant de dédain.

Lorsqu'une hémorrhagie résiste aux médica-

mens, que conseille Gaddesden? « Rien n'est com-
» parable à la poudre d'une grenouille rôtie, dit
» l'auteur de la *Rose anglaise*; si l'on en porte la
» poudre suspendue au cou, le sang qui s'écoule
» de quelque partie du corps que ce soit, cesse
» aussitôt, comme je l'ai éprouvé sur une poule
» dont j'ai coupé la tête. »

Gaddesden avait des remèdes pour les riches et pour les pauvres; mais le remède, selon lui, faisait d'autant plus d'effet qu'il était mieux payé. J'ai guéri, dit Gaddesden, vingt hydropisies avec des épinards, mais il ne faut pas donner un pareil remède sans un beau salaire. Dans la *Rose anglaise*, la fiente de tous les animaux a des vertus admirables; si un individu est atteint d'épilepsie, qu'on lui donne des œufs de corbeau, les œufs doivent être mollets. « Les œufs de corbeau, dit
» Gaddesden, sont excellens pour un épileptique.
» Si l'épileptique est riche, qu'on lui donne tous
» les jours la grosseur d'une fève d'une vessie de
» sanglier, qui aura été desséchée au four, avec
» l'urine qu'elle contenait; si l'épileptique est pau-
» vre qu'on lui donne de la racine de pivoine, ou
» qu'il porte au cou les poils d'un chien blanc qui
» n'ait pas la moindre marque de noir. »

On doit comprendre que nombre de ces erreurs n'étaient pas particulières à l'Angleterre, mais la *Rose anglaise* de Gaddesden les a enregistrées comme pratiques reçues de son temps.

Jusqu'à l'époque d'Henri VIII, la science était

entre les mains de quelques empiriques et des femmes. On guérissait des maladies par invocation, à l'aide de charmes. L'exercice de la médecine était d'autant plus du domaine des femmes, que la médecine et la chirurgie faisaient partie de leur éducation.

Dans un état de choses aussi affligeant pendant les XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles, époques pendant lesquelles les épidémies furent si communes et si meurtrières à Londres, quels secours le peuple pouvait-il espérer de l'art médical? — Pour que le flambeau de la renaissance jetât quelques rayons de lumière sur le sol anglais, il fallait quitter l'Angleterre pour aller sur le Continent chercher quelques étincelles de ce feu sacré; Linacre eut la gloire d'être le premier à importer dans son pays les écrits de Galien, et de les traduire.

Linacre, éclairé par ses voyages, son séjour à Florence, était un talent hors de ligne; mais ceux qui n'avaient pas quitté le sol anglais, n'étaient pas à sa hauteur. Aussi la cour eut-elle pendant longtemps des médecins étrangers, et les grands imitaient cet usage.

Lorsque le cardinal Wolsey, disgracié, tomba malade, et que le roi lui envoya le docteur Buttsons, médecin, il le reçut avec reconnaissance, comme l'envoyé de son maître; mais il préférait les soins du docteur Cramer, qui avait fait ses études à Paris.

Avant Richardus, surnommé l'Anglais, tous les médecins de la couronne, au rapport de Friend, étaient étrangers.

Linacre ayant réuni en corps la profession médicale, il devient désormais plus facile de suivre ses progrès. Mais en lisant la vie et les écrits des successeurs de Linacre, on ne connaît que la vie et les écrits des plus éminens médecins qui furent à la tête du collége, et l'on manque d'élémens pour apprécier ce que l'on peut appeler la médecine populaire. — Linacre fut le médecin de Henri VIII; Caïus, qui lui succéda, fut le médecin d'Edouard VI, de Marie et d'Elisabeth; avant d'exercer en Angleterre, il voyagea en Italie, en Allemagne et en France. On a de lui une monographie de la suette. Il disait que cette maladie était produite par la mauvaise diète du pays.

Selon lui, les riches en étaient atteints parce qu'ils étaient intempérans, et les pauvres, parce qu'ils manquaient de tout, ou qu'ils fréquentaient les tavernes, tandis que les individus laborieux ou sobres échappaient au fléau.

Une des recherches des médecins et des alchimistes du moyen-âge était la pierre philosophale qui devait prolonger la vie humaine. Roger Bacon pensait l'avoir trouvée dans la teinture d'or. Caïus la cherchait aussi; et, avançant en âge, il crut pouvoir arrêter la décrépitude de sa constitution, en revenant à la nourriture de l'enfance et en puisant à la même source. — Il eut

deux nourrices d'un caractère fort opposé : l'une était douce et bonne, l'autre acariâtre et méchante. On rapporte que Caïus était bon ou méchant, d'une humeur douce ou acariâtre, selon le lait de la nourrice qu'il prenait. Il ne paraît pas que Caïus jouît d'une confiance et d'un crédit sans bornes, car vers la fin de la maladie d'Edouard VI, tous les médecins furent renvoyés, parce qu'ils ne donnaient aucun espoir de guérison pour le roi, et on appela à la cour une femme qui prétendait avoir un secret infaillible pour guérir le jeune monarque; mais le secret infaillible fut sans effet, et les médecins furent rappelés.

Dans un temps où les épidémies étaient si communes et si meurtrières, les secrets étaient en grande faveur, et la cour contribuait elle-même à en augmenter le nombre. On apprendra sans doute avec étonnement qu'il existe encore un volume du temps d'Henri VIII contenant de nombreuses prescriptions pour emplâtres, onguens, eaux médicinales, des cataplasmes faits par le roi lui-même et ses médecins. Ce livre commence par l'emplâtre de sa majesté, et toutes les prescriptions de sa majesté précèdent celles de ses médecins.

Toutes les prescriptions sont à-peu-près semblables : ce sont des racines, boutons et feuilles de différentes plantes ; des raisins, de la graine de lin, de la graine de coing, du vinaigre, de l'eau

de rose, des vers de terre, du vin de Malvoisie et de Xérès, de l'ivraie en poudre, des perles fines en poudre, du plomb rouge, du cérat rouge, de l'eau de chèvrefeuille, de la graisse de poulet et de la graisse de veau. — Un emplâtre est prescrit par MM. Chambre, le docteur Butts, le docteur Austin, et M. Cramer, médecins de la cour; il se compose des mêmes objets que les emplâtres du roi.

Des formules d'onguent contenues dans ce volume, quinze sur cinquante étaient faites par le roi. Ce n'était pas seulement aux emplâtres et aux onguens qu'étaient bornées les études médicales du roi; un remède contre la peste fut envoyé au lord-maire de Londres, par Henri VIII.

On trouve dans une lettre du roi des conseils de sa majesté sur la suette.

Henri VIII, qui écrivait sur la théologie, écrivit aussi sur la médecine un volume qui date de son temps, et qui se trouve dans les manuscrits de la bibliothèque du Musée britannique de Londres.

Marie et Elisabeth proposèrent aussi des recettes contre la peste. — Cette dernière était si jalouse de toutes les prérogatives de la couronne, qu'elle se fit présenter des individus affectés de scrophules qu'elle guérit, au dire des courtisans, par le toucher de ses royales mains.

Le roi Jacques et Charles Ier proposaient aussi des médicamens contre la peste. Il n'était pas

jusqu'au chancelier lord Bacon, qui ne crût devoir proposer le sien. — « Prenez, disait-il, une pinte de vin de Malvoisie; faites-le chauffer avec une cuillerée de mélasse, et donnez à boire au malade deux ou trois cuillerées; s'il transpire et qu'il ne rejette pas la médecine, il est hors de danger; s'il vomit, qu'on lui donne encore la même médecine. » Recette innocente!

Il ne paraît cependant pas que les rois et les reines, non plus que leurs favoris, eussent beaucoup de confiance dans ces remèdes, et ils avaient une telle crainte de la contagion, qu'ils punissaient sévèrement ceux qui venaient à la cour, après avoir traversé une localité où sévissait la peste. En 1603, un citoyen fut fouetté pour avoir osé se présenter à la cour, à Winchester, après avoir quitté Londres, où la peste faisait de nombreuses victimes.

L'étude de l'état de la médecine, pendant cette époque d'épidémies et de mortalité, serait fort peu intéressante si nous n'avions à rencontrer sur notre route que des erreurs et des préjugés. — Mais tandis que le germe de science que Linacre avait déposé sur le sol fertile de l'Angleterre, couvait lentement, deux hommes apparurent, et donnèrent à la science médicale une impulsion dont elle se ressent encore aujourd'hui.

Harvey, médecin de Charles Ier, découvrit la circulation du sang. — Comme Linacre et Caïus, il voyagea en Allemagne, en France et en Italie;

il se fixa à Padoue, suivit les leçons de Fabrice d'Aquapendente, l'anatomiste le plus renommé de son temps, se fit recevoir docteur, et revint exercer la médecine en Angleterre ; mais le goût qu'il avait puisé auprès de son maître pour les études anatomiques, le domina toute sa vie, et ce fut au bout de vingt-six ans de travaux et de recherches, qu'il publia son ouvrage sur les mouvemens du cœur et du sang.

La découverte de Harvey ne porta pas de fruits précoces : elle ne fut pas adoptée d'abord par ses contemporains, de sorte qu'elle dut avoir peu d'influence sur le traitement des maladies populaires de son temps.

Le second génie dont l'Angleterre pût se glorifier, et qui parut après Harvey, fut Sydenham. Comme ceux que nous avons cités, il ne se contenta pas des connaissances acquises en Angleterre; il se rendit en France, s'établit quelque temps à Montpellier, et après s'être pénétré des principes de cette école, qui était alors la plus célèbre du Continent, il revint en Angleterre, se fixa à Londres, et y exerça la médecine avec un grand succès. — Mais une tache souillera éternellement sa mémoire.

Lorsque la grande peste que j'ai décrite parut en 1665, Sydenham quitta Londres pour échapper à ce fléau ; si beaucoup de médecins suivirent son exemple, il ne faut pas s'étonner alors de la foule d'empiriques qui se remarquèrent à

cette époque. — Sydenham n'observa la peste qu'au début de l'épidémie et à la fin. Selon lui, la peste était inflammatoire, et les meilleurs moyens à lui opposer étaient les saignées. Il ne paraît pas que cette opinion de Sydenham fut partagée par d'autres médecins de son temps, car les remèdes auxquels ils avaient recours étaient principalement des sudorifiques et des cordiaux, et quand il proposait la saignée, il trouvait souvent une opposition telle qu'elle était nuisible aux malades. Sydenham marchant sur les traces de Baillou, médecin français, a laissé un des meilleurs ouvrages existans sur les constitutions atmosphériques, et sur l'influence de ces constitutions sur les maladies.

C'est avec raison que les Anglais se glorifient d'avoir produit ce grand homme. Mais quand on étudie les doctrines de l'école de Montpellier, pendant le XVIIe siècle, on trouve que les écrits de Sydenham en sont le brillant reflet. Quoi qu'il en soit, à partir de Harvey, l'Angleterre présente désormais de grands noms dans la pratique médicale.

L'étranger qui habite l'Angleterre, et à qui il est donné de connaître les Anglais, ne peut comprendre comment ce peuple si sensé, si raisonble, qui a un esprit si éclectique, qui s'approprie toutes les découvertes, comme toutes les choses utiles des autres peuples, *soit* cependant le plus crédule, le plus aisé à tromper. L'Anglais semble

né pour être la proie des charlatans. — Il n'y a pas de pays au monde, où le *quackery* (charlatanisme) fasse plus de dupes et plus sûrement fortune. Cette disposition des Anglais a été remarquée de tous les temps.

Lors de la grande peste de 1665, selon Defoe, la quantité de charlatans qui pullulaient à Londres était incroyable, et alors, comme aujourd'hui, ils affichaient aux coins des rues leurs *nostrum* avec des titres pompeux. Defoe en a conservé quelques-uns : *Remède infaillible contre la peste ; préservatif sûr, souverain cordial contre la corruption de l'air ; pilules antipestilentielles ; boisson incomparable ; remède universel contre la peste ; antidote royal*, etc.

D'autres, plus effrontés, placardaient des affiches ainsi conçues : Un savant médecin hollandais et qui a guéri une foule d'individus dans la dernière peste d'Amsterdam, vient d'arriver dans cette ville.

Une dame italienne arrivant de Naples, possède un secret certain pour prévenir et guérir la peste.

Une dame âgée, qui a pratiqué la médecine avec succès pendant la dernière peste de 1636, ne donne ses avis qu'aux personnes de son sexe.

Le nombre des malades qui couraient auprès de ces quacks ou charlatans, surpassait de beaucoup, selon Defoe, celui des malades qui consultaient les docteurs Brook, Upton, Hodges,

Berwick, et autres éminens médecins de cette époque. Claromont confirme cette disposition : *Doctos rarò plebs ad morborum curationem accersit.*

Toutefois, les médecins qui appartenaient au Collége, et qui, comme membres de cette corporation privilégiée, auraient dû être des guides sûrs et éclairés pour le peuple, nous ont laissé de tristes specimens de leur savoir.

Le Collége recommandait deux onces d'huile rance pour provoquer le vomissement. En 1665, ses progrès l'avaient amené à recommander de préférence le vomissement avec le doigt ou la barbe d'une plume.

Le savant Collége, qui traitait Sydenham avec dédain, avait la plus haute opinion des vertus protectrices du beurre contre la peste. « Les pau-
» vres, disait la recommandation du Collége des
» médecins, peuvent manger du pain et du beurre
» s'ils ne peuvent se procurer du vinaigre et de la
» canelle, car le beurre n'est pas seulement un
» préservatif contre la peste, mais encore contre
» tous les poisons. »

Personne n'ignore que la peste est généralement caractérisée par des bubons, espèce de tumeur inflammatoire des aines et des aisselles. — Le Collége des médecins, dans sa sagesse collective, put conseiller d'opposer aux bubons de la peste le remède suivant :

« Arrachez les plumes de la queue d'un coq,

d'une poule, d'un pigeon ou d'un poulet vivans, et appliquez la partie déplumée sur la tumeur ou le bubon ; retenez l'animal par le bec fermé jusqu'à ce qu'il meure ; par ce moyen vous enleverez le poison. »

O Molière!!! quel sujet pour ta plaisante verve!!

Ainsi, pendant le moyen-âge, et surtout après l'affranchissement des vilains et la suppression des couvens, l'état physique et social de la ville de Londres, était de nature à faire naître des épidémies meurtrières, dont les plus grands ravages s'exerçaient sur les pauvres.

Quand on étudie l'état physique et social de Londres, et que depuis son origine on suit ses développemens matériels ou sociaux, ou plutôt ses révolutions, on reconnaît que les maladies sont toujours en rapport avec de grandes commotions sociales, dont les pauvres, matière première de toute maladie locale ou épidémique, ressentent les plus tristes effets. Depuis les maladies pestilentielles jusqu'à la faim qui cause la mort, le pauvre présente toujours dans la série des maladies la plus grande proportion.

Les maladies que l'on peut appeler atmosphériques par opposition à celles que l'on peut appeler locales et sociales, sont des maladies encore existantes ; la peste, la dyssenterie, le scorbut, le rachitisme, sont presque toujours causés par la faute de l'homme, par son ignorance ou

par son imprévoyance ; mais les maladies causées par les changemens atmosphériques et plus encore celles causées par l'état d'imperfection ou de faiblesse de l'organisme, ne dépendent pas de lui.

Si, en Égypte, selon l'observation de Pariset, les maladies les plus graves sont en grande partie l'œuvre de l'homme, tandis que partout ailleurs elles sont l'œuvre de la nature, il faut reconnaître qu'à Londres, depuis son origine jusqu'au XVIIIe siècle, les maladies les plus graves furent aussi l'œuvre de l'homme ; elles cessèrent et disparurent des catalogues mortuaires, dès que la raison et l'expérience l'éclairèrent de leur flambeau.

Si d'après les différentes causes que j'ai énumérées, on veut se faire une idée de la mortalité de la ville de Londres, on manque de documens précis pour arriver à une évaluation absolue, parce que le recensement de la ville fut toujours imparfait, et parce que les bills de mortalité ne contenaient pas le nombre de tous les individus qui succombaient. Les calculs de Graunt ne sont que des hypothèses, car Graunt ne connaissait pas la population de Londres. — Selon lui, la mortalité à Londres était de un sur trente-deux. Mais d'après les recherches qui figurent en tête des rapports sur la population en Angleterre, imprimés par ordre du parlement, il résulte que la mortalité était en 1631, de un sur vingt, et bien que le XVIIe fut visité par des pestes, les

progrès sociaux pendant ce siècle diminuèrent assez la mortalité, pour qu'elle ne fût, selon Rickmann, que de un sur vingt-quatre au commencement du XVIIIe siècle. — Il est à regretter que la publication des bills de mortalité, n'ait pas été rendue obligatoire pour toutes les paroisses, et c'est là le motif qui empêche de connaître positivement la mortalité de Londres. Les calculs sur lesquels Rickmann a basé son opinion, n'ont pu s'établir réellement que sur la Cité, dont la population excessive devait présenter plus de malades et plus de morts que les villages voisins, qui pendant le XVIIIe siècle devinrent partie de la métropole. Il est certain que la population fit des progrès fort lents pendant tout le moyen-âge. Si l'on en juge par les renseignemens que fournissent plus tard les registres des paroisses de Londres pendant le XVIIe siècle, le chiffre des décès dépasse constamment celui des naissances, quand même on fait abstraction des années de peste. Évidemment, la population de Londres loin de s'accroître, se serait éteinte, s'il n'était venu de la province une foule d'individus pour renouveler cette race de Londres, que les épidémies avaient décimée et abâtardie. — Graunt avait déjà fait la remarque que bien que dans les années de pestes les naissances diminuassent, les années suivantes elles reprenaient bientôt leur niveau, parce que les habitans des provinces ne tardaient pas à venir

à Londres, et à remplacer ceux que la peste avait enlevés.

Quoi qu'il en soit, il est constant d'après les registres des paroisses, que les naissances à Londres pendant le XVIIe siècle, n'égalaient pas les décès; et conséquemment, la population ne s'accrut que lentement. Ces faits résultent du premier coup-d'œil jeté sur les bills de naissance et de mortalité.

Le second fait qui frappe l'observateur, c'est la manière dont se distribue la mortalité parmi les âges.

En 1630, la mortalité de la ville de Londres, telle qu'elle est rapportée par les retours des paroisses, s'élevait à 10,471. Celle des enfans était de 3,451, c'est-à-dire plus d'un tiers. — De 1630 à 1700, ce nombre s'élève toujours, la mortalité étant à cette époque de 19,443. Celle des enfans était de 7,059, ceux-ci étaient au-dessous de cinq ans. Les maladies auxquelles ils succombaient étaient les convulsions, la dentition, les vers, le rachitisme, l'hydrocéphale, le muguet, la coqueluche. Sous le nom d'enfans sont compris les enfans morts en naissant. — La progression de la mortalité parmi les enfans, se continue pendant une partie du XVIIIe siècle.

Une des erreurs les plus communes parmi les gens du monde, c'est de croire que l'éducation des enfans ne peut s'appliquer qu'au développe-

ment de leur intelligence, tandis que l'éducation des enfans commence au berceau, mais pendant les premières années de la vie cette éducation est toute matérielle. Avant que Locke eût écrit son admirable traité, les enfans étaient élevés pour la plupart au hasard; est-il étonnant que l'enfant manquât à cette époque de soins qui ne sont pas encore bien compris de nos jours?

Les enfans, en venant au monde, ne sont pour ainsi dire que des êtres ébauchés; il y a sans doute chez eux tous les élémens de l'homme futur, mais ces élémens sont si frêles, si tendres, qu'ils ne résistent pas aussi souvent aux causes générales de destruction qui atteignent les adultes. — Plus un enfant s'éloigne du moment de sa naissance, plus il a de chances de vie pendant son enfance. Il y a des enfans qui naissent avec une organisation si faible, qu'ils ne peuvent s'élever que par les soins les plus éclairés et les plus assidus. — Ces soins se trouvent peu au milieu des basses classes; aussi, la mortalité est-elle très grande parmi elles.

Si les adultes pauvres sont plus sujets aux maladies qui causent la mort, les enfans de ces pauvres partagent ce triste privilége. L'éducation physique de l'enfance ne se borne pas à l'époque de l'allaitement; car il y a dans l'enfance des temps de crise et de croissance, qui sont difficiles à passer, à moins que les enfans ne soient doués d'une forte organisation et que les

circonstances sociales ne leur soient pas contraires.

A mesure que nous approcherons du temps présent, il nous sera aisé de reconnaître que la plus grande amélioration qui se soit faite, par rapport à la décroissance de la mortalité, se remarque surtout parmi les enfans. — C'est que leur éducation physique, commence à être mieux entendue, mieux comprise, et que quelques principes d'hygiène, recommandés par les médecins philosophes, ont pénétré les masses. — Une des recommandations les plus importantes que puisse faire un médecin qui s'est occupé de l'éducation physique de l'enfance, c'est d'élever tous les enfans, autant que possible, à la campagne. — Un air pur, une température modérée, une nourriture saine et simple, l'exercice, la propreté, telles sont les conditions premières de l'éducation physique des enfans. Il est aisé de comprendre que ces conditions n'existent pas dans Londres du moyen-âge et du XVIIe siècle, et la mortalité des enfans en est la preuve la plus incontestable. On comprend aussi que Londres moderne est plus favorable à la vitalité des enfans, bien qu'il soit au-dessous de l'habitation de la campagne.

Ainsi, la mortalité des enfans est en première ligne. — La maladie qui produit le plus de victimes, après les maladies de l'enfance, et celle que l'on pourrait appeler, jusqu'à un certain point, la *peste permanente* ou *nationale de*

Londres, c'est la consomption. — Dans la mortalité, il n'y a ni intermittence, ni état stationnaire; la maladie semble progressive, en dépit de la civilisation, et si dans le temps où Londres était malsain elle présentait un cinquième de la mortalité, elle présente au moins la même proportion de nos jours. — Mais il y a une remarque à faire, c'est que beaucoup d'individus qui auraient succombé dans l'enfance, et qui vivent de nos jours à force de soins, succombent plus tard par l'impossibilité de vivre avec des poumons contenant des germes de mort.

Après les maladies que l'on peut appeler organiques, la mortalité, par suite de fièvre ou d'épidémies, excédait la proportion de toutes les autres maladies, et comme les mois les plus chauds, dans une ville qui contenait tant d'élémens d'insalubrité, donnent lieu à des miasmes mortels, c'est aussi pendant les mois d'été et le commencement de l'automne, que les fièvres faisaient le plus de ravages.

Pendant le XVIIe siècle, époque où il est possible d'établir quelques calculs, d'après les bills de mortalité, l'hiver était la saison la plus saine, puis le printemps, l'été et l'automne; de sorte que l'aphorisme des Anciens était vrai pour Londres ancien.

Prenant le nombre de 189,866 morts de 1630 à 1647, ils se répartissent ainsi :

Printemps.	40.337
Eté.	48,850
Automne.	61,913
Hiver.	38,866

Les Anciens étaient donc fondés à dire : *periculosior æstas, autumnus longe periculosissimus.*

Les maladies qui, outre la peste, disait Graunt, en 1660, rendent la ville de Londres insalubre, sont les fièvres maculées, la petite vérole, la dyssenterie ou peste dans les boyaux ; la saison la plus malsaine est l'automne.

Les Anciens étaient grands observateurs ; mais ils n'ont pu parler que de leur temps et de leur pays.

Baglivi avait prévu le reproche qu'on pourrait faire à ses observations si on le jugeait d'après ce qui se passe dans des pays où il n'observait pas et qu'il ne décrivait pas ; aussi avait-il écrit en tête de son ouvrage : *Scribo in aere romano.* Pour ceux qui ont étudié l'origine et le développement des grandes villes, la précaution de Baglivi n'était pas suffisante, et il faudrait faire connaître l'époque pendant laquelle les observations sont faites, et les faire précéder d'une description de l'état de l'air, des eaux et des lieux, comme aussi de l'état social des pauvres ; car l'air romain des Etats pontificaux n'est certes pas l'air de Rome consulaire dont les environs étaient salubrifiés par l'agriculture ; par le même motif, mes observations n'ont rapport, dans cette

première partie, qu'à l'époque que je mentionne, je veux dire depuis l'origine de Londres jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

L'aphorisme des Anciens devait donc s'appliquer à des villes qui présentaient autant de causes de maladies que Londres lui-même avant le grand incendie.

Si l'on voulait classer les mois d'après la salubrité de cette époque, on trouverait que les moins salubres, en commençant par les premiers, étaient septembre, août, juillet, octobre, avril, mars, décembre, janvier, mai, février, novembre, juin, faisant abstraction des années de peste.

Il est certes bien difficile d'établir d'une manière précise l'état de salubrité de la ville de Londres, à une époque donnée par l'absence des bills de mortalité, ou par leur infidélité. Toutefois nous verrons la salubrité et l'insalubrité des mois varier totalement pendant le XVIIIe siècle.

D'après Graunt, sur 229,350 morts, nous trouvons que :

71,124	Moururent de convulsions, rachitisme, muguet, aphtes, dentition et autres maladies des enfans;
12,210	De petite vérole, rougeole, vers, sans convulsions;
5,000	Maladies aiguës;
4,000	Cancers, ulcères, fistules;
15,757	Agés, ou 7 sur cent.

Ainsi, selon M. Graunt, les enfans sont pour

un tiers dans la mortalité ordinaire de Londres, selon lui, les maladies chroniques se présentent toutes les années avec les mêmes proportions; il pense qu'il en est ainsi des maladies auxquelles les habitans sont le plus sujets dans tous les temps.

Mais les bills de mortalité sur lesquels Graunt fondait ses raisonnemens, méritaient, de son temps encore, moins de croyance qu'aujourd'hui. Ces bills de mortalité étaient fournis par les clercs de paroisse qui tenaient leurs connaissances des *searchers*, il a dû en résulter beaucoup d'inexactitude, quant à la fidélité des rapports. — Les chercheuses étaient et sont encore de vieilles femmes choisies par les marguilliers de la paroisse, pour visiter le corps du mort, afin de s'assurer s'il ne porte pas extérieurement des marques de violence ou de poison; mais ces femmes remplissent rarement ce devoir en entier; elles se contentent dans la majorité des cas d'entrer dans la chambre du défunt, souvent même dans la maison seulement, et de demander la cause de la mort. La réponse des parens, ou le rapport des *chercheuses*, est la base des bills de mortalité.

Il est aisé de concevoir que ces bills ne méritent pas une confiance absolue, et qu'on ne peut s'en servir que comme des à-peu-près : ainsi, du temps de Graunt, bien plus qu'aujourd'hui, il existait une maladie dont le chiffre réel est in-

connu ; je veux parler de la maladie vénérienne, à laquelle on a longtemps donné le nom de mal français ; ce titre immérité aurait besoin d'être relevé si, en lisant l'histoire de Londres ancien, on ne trouvait des motifs pour considérer cette maladie comme découlant d'une origine pour le moins aussi anglaise que continentale.— En effet, en lisant les réglemens pour les maisons de bains et les maisons de prostitution dépendant de l'évêque de Winchester, et affermées quelquefois par le lord-maire, on trouve que dans ces maisons situées sur la rive sud de la Tamise, aucun teneur de bains ne devait conserver dans son établissement une femme si elle avait la périlleuse infirmité du mal brûlant.

William Becket, chirurgien d'un grand savoir, soutenait l'antiquité du mal vénérien, dans une lettre qu'il adressait au docteur James Douglas, en 1718, et citait, à l'appui de son opinion, des documens qui remontaient jusqu'à 1162, époque bien antérieure à la découverte de l'Amérique et à la conquête de Naples, par le duc d'Anjou.

Le major Graunt faisait la remarque que les maladies aiguës étaient moins communes à Londres qu'à la campagne, et l'on est bien obligé de reconnaître l'exactitude de ces observations au petit nombre d'inflammations qui sont rapportées dans les bills de mortalité des différentes paroisses de Londres.

Quoi qu'il en soit, en comparant les maladies

mortelles avant le commencement du XVIIIe siècle, et celles de nos jours, on est forcé de reconnaître aussi qu'il y existe encore une triste compensation; si les fièvres intermittentes, la peste, le rachitis, le scorbut, la dyssenterie ont presque disparu, si l'on peut en dire autant de la petite vérole, la phthisie, les convulsions, l'hydropisie, l'asthme, l'apoplexie, la paralysie, le rhumatisme présentent encore un chiffre très élevé; on ne peut cependant mettre en question les progrès réels de la science, non plus que l'état de salubrité de la ville; car bien que les maladies soient très nombreuses à Londres, la mortalité y est dit-on beaucoup moindre de nos jours que dans aucune capitale d'Europe, cette opinion qui doit ressortir de la mortalité comparée des Capitales entre elles sera discutée plus tard.

Pendant plusieurs siècles, Londres fut donc en proie aux fléaux les plus terribles. Comment les habitans pouvaient-ils en être délivrés? En rendant cette ville salubre, en étendant ses limites, en purifiant l'atmosphère de tous les miasmes putrides qu'elle contenait, et en améliorant l'état social des pauvres. Mais comment purifier le sol couvert de tant d'habitations, et d'une aussi nombreuse population?

En lisant l'histoire de Londres, et celle des corps savans, on est obligé de reconnaître que ces derniers ont rarement eu l'initiative dans les améliorations pour la salubrité de la ville. — Ce

sont des calamités publiques qui ont produit ce bienfait. — L'hygiène publique est une science encore à créer pour l'Angleterre ; tous les progrès qui se sont faits dans cette voie de bien-être social sont dus principalement au bon sens des masses et aux terribles leçons de l'expérience.

L'agrandissement de Londres fut longtemps un sujet d'inquiétude pour la cour. L'acte du parlement passé sous Elisabeth, contre l'érection des chaumières, avait pour but d'empêcher l'accroissement des villages autour de Londres ; ce même acte enjoignant qu'il n'y eut qu'une seule famille dans chaque maison fût mise en vigueur par les successeurs d'Elisabeth. Londres, disait Jacques Ier, ressemble à un rachitique dont la tête plus grande que le reste du corps, grandit aux dépens des membres ; Greenwich et Whitehall, ses résidences favorites, étaient séparées de la Cité, et la crainte que les maisons bâties ne réunissent Whitehall avec Londres, et que la peste ne s'étendît de la Cité jusqu'à sa résidence, donna lieu à des réclamations fréquentes. — Charles Ier fit aussi des proclamations contre l'accroissement des maisons. Selon lui, elles se multipliaient à un tel point, qu'il devenait impossible de gouverner et d'alimenter la ville. Mais, malgré toutes les défenses de la cour, les villages voisins s'agrandirent, des lignes de maisons s'élevaient sur les routes, et insensiblement les villages voisins se trouvèrent réunis à Londres.

Du temps d'Elisabeth, la ville était bornée au sud-est par l'hôpital de Sainte-Catherine, aujourd'hui Sainte-Catherine-Docks; Smithfield à l'est, était ouvert jusqu'à la colline de la Tour, sans construction entre les deux points; les Minories, ou couvent des frères Mineurs, formait une ligne de maisons en face des murs de la Cité. Cette ligne se continuait vers le fossé des Chiens (Houndsditch); Whitechappel finissait un peu au-delà de la barrière, et les champs de Spittalfields étaient en pâturages; une rue irrégulière partait de la porte de l'Evêque (Bishop'sgate) jusqu'à l'église du fossé de Jane Shore (Shore ditch). Des deux côtés de cette rue, le terrain était ouvert; un peu plus loin, se trouvaient des champs, des marais (moorfields), et au-delà se trouvaient sur la partie la plus élevée au-dessus des marais, quelques moulins à vent (Finsbury).

Il y avait quelques maisons au nord de Cripplegate (la porte du Boiteux); mais la rue de Saint-Gilles s'étendait seulement des champs du Maréchal (smithfield) jusqu'à Clerkenwell, la fontaine des Clercs, et la rue de la Croix-de-la-Vache (Cow Cross street) donnait dans les champs.

Holborn formait une rue continue qui s'étendait du pont de la rivière Fleet (la Flotte), jusqu'au haut de la colline; mais les maisons d'un côté donnaient sur les champs, excepté dans la petite rue de Grays'inn lane.

Au milieu, les seules maisons qu'il y avait

du côté de Fleet street, étaient celles de la rue du Soulier (Shoe lane) et la rue de la Chaîne (Fetter lane); Saint-Giles-dans-les-Champs (Saint-Giles in the Fields) était alors un village détaché. Le Strand était le lieu choisi de la noblesse; leurs habitations, espèce de villa, donnaient sur la Tamise. Au nord, il y avait peu de maisons; le Jardin du Couvent (Covent Garden), qui appartenait à Westminster, s'étendait à l'ouest, jusqu'à l'église Saint-Martin, qui était entourée de pâturages. Le village de Charing liait le Strand à la ville de Westminster, dont la majeure partie occupait le sud et le sud-ouest du parc de Saint-Jacques. Lambeth était un village détaché, où se trouvaient des maisons publiques de jeux et de divertissemens. — Vis-à-vis le pont de Londres, était le bourg de Southwark; et de là, jusqu'à Lambeth et Camberwell, il n'y avait que des marais; tout le terrain autour de Londres était inculte et presque sans arbres. En écrivant les noms des rues, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'ils sont peu poétiques, et que les constructions et la ville de Londres, à cette époque, contrastent autant avec la ville moderne, que les noms anciens contrastent par les idées vulgaires qu'ils rappellent avec la dénomination des rues et des places des temps modernes. — Au reste, avant le grand incendie, la ville et les maladies étaient aussi d'une fâcheuse conformité.

On peut encore se demander : comment le sol de Londres pouvait-il être amélioré ? De deux manières : par l'abondance de l'eau, et la destruction de la vieille ville, afin qu'il fût possible de la reconstruire sur un nouveau plan ; en ménageant des conduits pour l'eau qui devait servir aux besoins des habitans, et pour entraîner toutes les immondices qui séjournaient dans les égoûts de la ville. Ce double but fut atteint par la prévoyance des hommes et par une grande calamité.

Les eaux des ruisseaux et des sources des environs étaient insuffisantes ; l'eau impure de la Tamise était élevée à grands frais jusques dans la ville, lorsqu'un des citoyens eut le courage d'entreprendre de conduire dans le sein de Londres une rivière qui coulait à quarante milles de distance. Des cavités à remplir, des montagnes à niveler, des vallées à combler, des rocs à percer, firent juger cette œuvre impraticable. Mais sir Hugh Middleton entreprit et acheva ce monument digne des consuls de Rome. L'aqueduc de la nouvelle rivière fut achevé en cinq ans. Sir Hugh s'immortalisa et se ruina. Triste et trop fréquente destinée des hommes qui ont fait le plus de bien à leurs semblables ! — Grace à Middleton, les habitans de Londres eurent de l'eau pure en abondance.

Mais la ville était loin d'être préparée pour recevoir ce grand bienfait : Londres avait dans son sein une nouvelle rivière ; il fallait pour

cette rivière une nouvelle ville : une calamité publique rendit cet immense service.

En 1666, Londres commençait à peine à se remettre de la dévastation causée par la peste, lorsque le feu vint le purifier des restes de corruption qu'il pouvait renfermer dans son sein. A deux heures du matin, le 2 septembre, le feu prit dans une des maisons de bois de la Cité. C'était la nuit du samedi au dimanche ; la maison était pleine de fagots, le feu la consuma en peu de temps ; mais la rue où elle se trouvait était fort étroite, et toutes les autres maisons étaient en bois ; les étages supérieurs projetaient sur les inférieures, et les maisons très rapprochées se touchaient presque par le haut. — Aussi le feu se communiqua-t-il rapidement, et la rue entière fut en cendres en peu d'heures. L'auberge de l'Etoile, qui était dans le voisinage, et où se trouvait une grande quantité de foin et de paille, prit feu et ajouta à la violence de l'incendie. La flamme se communiqua si promptement, que les habitans, plongés dans l'effroi et la consternation, n'essayèrent pas de l'arrêter, et ne s'occupèrent qu'à sauver leurs biens. Un vent d'est très fort, ne cessa de porter les flammes et les charbons de maison en maison ; l'écroulement des églises et des clochers tombant en ruines, les tourbillons de fumée, l'éclat des flammes, la confusion, l'embarras, l'effroi de tous formaient un spectacle horrible à voir. — Dans quatre jours Londres ne

présentait plus qu'un amas de décombres : 13,000 maisons, 89 églises paroissiales, la banque, la douane, Guildhall, Blackwell Hall, la cathédrale de Saint-Paul, la prison de Bridewell, et les deux prisons connues sous le nom de Comptoir, 52 hôtels publics, et trois portes de la Cité furent dtéruits ; 337 arpens de terrain couverts de maisons furent en quelques jours comblés de cendres et de débris noirs et fumans.

L'incendie dura quatre jours et quatre nuits ; la colline sur laquelle Londres était bâti, ressemblait au cratère enflammé d'un volcan. Rien ne restait de ces maisons innombrables bâties en bois, mais on voyait ça-et-là quelques restes de murailles d'églises ou d'édifices publics qui servaient de guide aux habitans pour reconnaître la place de leurs tristes demeures.

Le pavé, ou le sol des rues, était si chaud, qu'il brûlait la semelle des souliers. Après que l'incendie eut cessé ses ravages, on ne pouvait pénétrer dans les ruines, tant l'air que l'on respirait était chaud et brûlant.

Depuis le grand incendie de Rome, sous Néron, jamais ville n'avait été ainsi dévorée par les flammes.

Malgré toutes les recherches de l'époque, on ne put savoir si le feu était causé par accident ou par de coupables desseins ; mais, soit accident ou malveillance, cette terrible catastrophe devint un bienfait ; le sol fut purifié des germes

de peste qu'il contenait; la ville entière fut construite sur un nouveau plan, et ces maisons de bois informes, que l'on ne pouvait protéger contre l'incendie, furent dès-lors abandonnées.

Il est digne de remarque que l'incendie de Londres eut lieu à l'époque même où il possédait le plus grand de ses architectes. Christophe Wren vivait, et le roi le chargea de faire un plan pour la reconstruction de la Cité.

Christophe Wren l'exécuta ; il est à regretter que son plan n'ait pas été suivi : les rues principales de la Cité devaient être parallèles, régulières, et traversées par d'autres rues à angle droit; toutes les églises paroissiales devaient être placées dans des endroits choisis en évidence, et autant que possible isolées. — Les places publiques devaient être larges, et le centre de huit rues. — Ces rues divergentes devaient être traversées à des distances convenables par huit autres rues qui auraient ainsi formé un octogone autour de la place, et dans quelques endroits un second octogone devait entourer le premier.

Les maisons de réunion des corporations devaient former un carré régulier, annexé à Guildhall. Un quai ou une terrasse devait s'étendre sur les bords de la Tamise, du pont de Blackfriars jusqu'à la Tour.

Un autre architecte présenta un plan également ingénieux, et qui avait pour but principal

de combler les rives de la Tamise jusqu'à la marque de l'eau basse, de manière à conserver le bassin plein dans tous les temps, comme à Constantinople ; mais l'intérêt particulier prévalut sur l'intérêt général, bien qu'on offrît aux habitans une ample compensation de terrain s'ils voulaient renoncer à celui de la vieille ville ; mais ils s'obstinèrent tellement à conserver l'endroit même qui leur appartenait, que le gouvernement crut prudent de ne pas user de contrainte, et l'on perdit ainsi l'occasion de faire de Londres la plus belle ville du Monde.

On ne perdit cependant pas celle de l'améliorer; les mesures les plus soigneuses furent employées pour greffer sur l'ancien plan les perfectionnemens dont il était susceptible ; les architectes, les inspecteurs et les commissaires furent chargés de diriger ces opérations. On publia les réglemens les plus sévères, et qui indiquaient comment les rues devaient être élargies et formées, les maisons élevées, les canaux construits.

Mais l'architecture ne pouvait pas tout faire, et des mesures de police plus éclairées et plus rigoureuses que celles qui existaient auparavant, furent prises et mises en vigueur.

Le lord-maire ordonna que tout propriétaire ferait paver la rue devant sa maison, et aurait soin de la tenir propre. — Il défendit de jeter désormais des ordures dans les rues ; il enjoignit

de les garder jusqu'à ce qu'on vînt les chercher, et des hommes furent chargés de ce soin. — Tous les habitans devaient suspendre, pour l'éclairage des rues, une chandelle à une heure prescrite. De nouveaux marchés furent établis, et des réglemens sévères prévinrent l'accumulation et le séjour de toute ordure.

Les calamités publiques retrempent ordinairement l'activité des hommes; soit instinct, soit raisonnement, il arrive presque toujours qu'après une grande catastrophe l'homme se relève avec plus d'ardeur qu'il n'en avait auparavant, et il déploie plus d'énergie et plus de force.

Les habitans de Londres reconstruisirent leur ville en quelques années. Elle s'éleva du milieu des cendres comme par enchantement.

Vers la fin du règne de Charles II, la Métropole commença à s'étendre dans la direction de Holborn. Les rues de Hatton Garden, de Brook et de Greville furent construites; Ormond st était encore isolé au milieu des champs. Les maisons des nobles, situées sur les bords de la Tamise, firent place à des maisons particulières et à des rues qui portent encore le nom des seigneurs qui habitaient ces parages. — Pall-Mall et Saint-James s'élevaient sous Jacques II. Soho-Square, tracé sur la carte, présentait quelques maisons; Saint-Martin, et Saint-Giles étaient encore isolés, et par conséquent dans les champs dont ils portaient le nom.

Mais la ville croissait avec une telle rapidité, qu'il était difficile de suivre ses progrès.

Si l'on cherche aujourd'hui quelques traces de Londres ancien, si l'on veut avoir une idée des constructions en bois du XVIIe siècle, c'est à grande peine que l'on découvre quelques maisons dans la Cité. *Milton street*, habitée par l'auteur du *Paradis perdu;* Cripplegate, où s'arrêta le grand incendie; Aldgate street, et Whitechappel, que les flammes épargnèrent; Fleet street, et le Strand nous montrent encore quelques faibles restes des temps que j'ai décrits.

La reconstruction de la ville, sur un plan moderne, avec des matériaux peu employés auparavant, fit naître de nouvelles industries, et c'était surtout le besoin d'industrie qui rendait la misère du peuple plus grande. Moins un peuple est avancé dans les arts et l'industrie, moins il a de ressources, de richesses et de moyens d'échange. Or, pendant le moyen-âge, Londres était peu industriel; on le jugerait trop favorablement si on le jugeait par ce qu'il est aujourd'hui.

Malgré les préjugés les plus enracinés dans le cœur des Anglais, l'histoire à la main, ils sont obligés de reconnaître que la plupart des industries, arts et manufactures ont été importés du dehors. Cependant, le peuple aveugle de Londres persécuta plusieurs fois les étrangers qui venaient s'établir dans la Cité; et ce peuple

devait à ces étrangers ses plus grandes richesses.

La misère des artisans et du bas peuple, pendant le moyen-âge, était donc en raison de ses faibles ressources industrielles. — L'Angleterre et Londres restèrent dans cet état jusqu'à ce que la grande faute d'un monarque voisin amenât sur son sol l'élite des industriels continentaux. L'Angleterre profita admirablement du désastre de la France : elle ouvrit ses portes aux protestans français persécutés, et dès ce moment l'Angleterre marcha à grands pas dans l'industrie manufacturière.

Les mers étaient ouvertes et favorisaient l'ambition des marins anglais, si intrépides dans tous les temps. La destruction de la flotte espagnole, la prise de ses galions chargés d'or ne contribuèrent pas peu à exalter leur courage. Depuis les premières tentatives de colonisation sous Elisabeth, l'esprit national ne cessa de convoiter des possessions sur tous les points du Globe. La colonisation et les possessions lointaines devinrent le but de tous les désirs, et pendant quelque temps l'émigration fut pour Londres et l'Angleterre comme une valve de sûreté propre à prévenir les explosions de l'état social des pauvres.

Le XVIIe siècle, qui fut remarquable par de si grands désastres pour la ville de Londres, se termina par un changement de dynastie : de même que ses maisons et ses édifices avaient été

ensevelis sous les ruines de l'incendie, le trône antique des Stuarts, croulant de vétusté, mêla sa poussière à celle de la vieille ville. Avec la maison des Stuarts, disparurent les coutumes, les lois despotiques et les préjugés que l'ignorance des masses fomentait; la chambre ardente, les bûchers de Smithfield, le billot de la tour de Londres cessèrent d'être les instrumens d'un pouvoir barbarement aveugle. La domination des Stuarts était l'emblême de l'immobilité; au lieu de progresser avec le temps, elle s'efforçait de l'arrêter dans sa marche, et de revenir vers les usages et les croyances d'un passé devenu désormais impossible.

Les Stuarts étaient, pour leur malheur, d'un autre temps et d'une autre époque.

Henri VIII avait ébranlé les fondemens de l'absolutisme, en brisant l'unité de la foi, et en donnant par là, à son insu, le droit d'examen à ses sujets. Ce droit d'examen ne pouvait être limité aux questions religieuses, et l'infaillibilité de la thiare méprisée devait amener nécessairement au mépris de l'infaillibilité du trône; aussi des sectes et des partis sans nombre se formèrent, et l'époux terrible d'Anne Boleyn, le maître intolérant et absolu, devant qui tout fléchissait, fut en réalité le père des dissidens et la source de la liberté civile et religieuse qui devait si fortement agiter son royaume.

Mais était-il possible que le peuple anglais eût

été aussi long-temps affecté de maladies graves sans en conserver quelques traces? — Les maladies des temps que nous avons étudiés n'eurent-elles aucune influence sur les maladies des XVIIIe et XIXe siècles chez les indigènes?

Sans doute l'état sanitaire d'un peuple, comme son état social ne changent pas à vue d'œil; cet état ne se fait point par une tangente : c'est toujours le résultat du passé et du présent; il est certes du plus haut intérêt de voir un peuple passer des souffrances physiques et morales à un état de bien-être physique et social, de la misère à la prospérité, de la barbarie à la civilisation. Londres nous présentera ce magnifique phénomène social : jusqu'ici nous l'avons vu en quelque sorte à l'état d'un énorme chrysalide, nous le verrons pendant les XVIIIe et XIXe siècles dans ses transformations les plus brillantes.

Mais plus ce peuple de Londres avancera en civilisation et plus son état sanitaire différera de ce qu'il était antérieurement : il restera dans la constitution générale des indigènes purs ou des vrais Londiniens seulement, des traces évidentes des temps passés : leur race débilitée, abatardie nous présentera des maladies caractérisées par la faiblesse constitutionnelle, par l'appauvrissement du sang; mais chez les nouveaux habitans de Londres, nous trouverons des maladies mixtes plus en rapport avec l'état social de notre époque. — Ainsi, dans l'enfance des sociétés, et

lorsque cette enfance se prolonge, les maladies qui affectent l'homme ont des causes plus matérielles et plus aisément appréciables; dans un haut degré de civilisation, les causes des maladies sont plus intellectuelles que physiques; l'appareil nerveux y est plus surexcité, et ses manifestations anormales y sont plus communes. A mesure donc que nous avancerons dans l'étude de Londres, notre cercle s'agrandira ; l'étude du passé nous fera comprendre l'asthénie des indigènes Londiniens ; l'étude des XVIIIe et XIXe siècles nous fera connaître le caractère et la prévalence des maladies les plus communes, comprendre la prévalence des affections cérébrales et nerveuses, et l'étude du climat nous fera comprendre la fatale gravité des maladies de poitrine. — Le développement merveilleux de Londres, égal au développement gigantesque de la puissance britannique, nous servira pour faire apprécier l'orgueil de ces insulaires que la nature avait resserrés sur un point de terre étroit et qui ont trouvé dans leur énergie, leur constance et leur audace les moyens d'enlacer le monde entier dans leurs réseaux.

TABLE.

Importance de la connaissance des localités.
Cretins. — Goîtres. — Fièvre jaune.
Toutes les grandes villes ont deux climats.
L'Egypte et la Peste.
L'homme ne peut changer son atmosphère tout entière.
Il peut l'améliorer par le sol.
Les Épidémies modifient les Maladies locales, et *vice versâ*.
Importance géographique de Londres.
Londres, du temps de César.
Londres Romain.
Commerce de Londres.
Guillaume-le-Conquérant.
Lépreux à Londres.
État des habitans, avant Henri VII.
État de Londres, sous Henri VIII.
Fièvre élevée à l'état de Peste.
Fièvre intermittente.
Cromwel et sa famille.
Peste.
Dyssenterie.
Suette.
Scorbut.
Eau de Londres.
Climat de Londres.
Nourriture des pauvres.

État social des pauvres.
Affranchissement des esclaves.
Suppression des couvens.
Paupérisme, Mendicité et Vagabondage.
Lois répressives.
Les pauvres cause et germe des Épidémies.
Les Épidémies se communiquent sans contact, à l'aide de l'atmosphère.
Assisses noires d'Oxford.
État de la médecine pendant le moyen-âge, en Angleterre.
Sous les Saxons.
Les Normands.
Roger Bacon.
Guilbert.
Gadesden.
Linacre.
Caïus.
Henri VIII. — Elisabeth et le Roi Jacques, médecins.
Harvey.
Sydenham.
Mortalité.
Insalubrité des saisons pendant les XVIe et XVIIe siècles.
Préjugés anglais antiphilanthropiques.
État de la ville, sous Élisabeth.
Par quel moyen Londres est devenu salubre.
Abondance de l'eau. — Grand incendie.
Londres, à la fin du XVIIe siècle.

—

OUVRAGES PUBLIÉS

Par le Docteur BUREAUD.

ÉDUCATION PHYSIQUE DES JEUNES FILLES, ou *Hygiène de la femme avant le mariage.* Paris, 1 vol. in-8° de 350 pages.

TREATISE ON PHYSICAL EDUCATION SPECIALLY, *adapted to yound Ladies.* 2e édit. in-8° 600 pages.

MÉMOIRE SUR LES MALADIES DES JEUNES FILLES. — CHLOROSE In-8°, Paris.

ON SPINAL DEVIATIONS, ou *Lettres à sir Benj. Brodie sur les Déviations de la colonne vertébrale et les moyens les plus convenables à employer dans leur traitement.* Londres, in-8°, avec planches.

DU TRAITEMENT ET DE LA GUÉRISON DES MALADIES NERVEUSES LOCALES PAR LA MÉTHODE ENDERMIQUE, extrait *du Continental Review.* Londres, in-8.

SUR LE TRAITEMENT DU CANCER SANS INCISION, ET DES DIVERSES MÉTHODES ESCAROTIQUES, ou *New traitement of malignant diseases and Cancer.* Londres, in-8°.

ESSAI SUR LES MALADIES COMMUNES AUX FEMMES, ou *la Leuchorrée.* In-12

MÉLANGES DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE ANGLAISES., etc.

MÉMOIRE SUR LA LARYNGITE AIGUE, etc., etc, etc,

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR M. MARCUS MARKAUD.

Éducation Physique des jeunes Filles, ou Hygiène de la femme avant le mariage. Paris, 1 vol. in-8° de 350 pages.

Traités on physical Education specially adapted to young Ladies. 2e édit. in-8° 350 pages.

Mémoire sur les Maladies des jeunes Filles. — Guéroux, in-8°, Paris.

On sexual Derivatives, on Leaves à air Bed. Hygiène sur les Maladies de la colonne vertébrale et les moyens les plus convenables à employer dans leur traitement. London, in-8°, avec planches.

Du Traitement et de la Guérison des Maladies nerveuses locales par la méthode endermique, extrait du Medical Review. London, in-8.

Sur le Traitement du Cancer sans incision, et les nitrates nitriques réchauffés, ou New treatment of malignant disease and Cancer. London, in-8.

Essai sur les Maladies communes aux femmes, ou la Lucchetta. In-12

Maladies du Mésentère et de Chirurgie abdominale, etc.

Maladies des Lymphatiques, etc., etc., etc.

EDUCATION PHYSIQUE DES JEUNES FILLES,

1 VOL. IN-8° DE 350 PAGES.

The present Work may be looked upon as a rarity in scientific litérature. Occasionnally, indeed, some authors have given a chapter or two containing remarks on the physical education of the sexes, more especially at an early period anterior to puberty; but the ideas therein eliminated are in general so crude and indigested, as to afford but little information — but little real instruction to their readers. Dr. Bureaud Riofrey's work, on the contrary is a monography specially devoted to the subject he treats of, in the investigation of which he has long been engaged, and consequently we have reason to expect that the book will well repay us for the time spent in its perusal.

A work on physical education should be written for the information of mothers, as it but seldom happens that medical men can or do take young females sufficiently under their care to superintend them during their advance to puberty, a most interesting period of their lives, and one fraught with danger from a thousand causes, and which are increased a milionfold by the conduct at present pursued in rearing them. To point out these roks and shoals, on which the health of many a young female has been wrecked, is the object of the present work, at the same time indicating in what manner they are to be avoided, Dr. Bureaud Riofrey has accomplished his task in a complete and excellent manner. The workis exceedingly well written, and one of the most interesting which we have perused some time since." — *London Médical and Surgical* Journal.

C'est durant l'accroissement que se prépare l'existence toute entière; aussi M. Bureaud a-t-il eu raison de dire que « l'accroissement gouverne toute la vie. » Nous voudrions produire ici les considérations générales qu'il emprunte à l'étude des divers règnes de la nature, et les inductions importantes qu'il en tire, pour établir la nécessité de surveiller l'accroissement des jeunes filles, de diriger leur développement pendant cette époque dont toute empreinte bonne ou mauvaise reste on pourrait dire ineffaçable; mais ce chapitre demande à être lu dans l'ouvrage, et des citations ne le feraient connaître que très imparfaitement.

Lorsqu'on commença à employer dans les temps modernes la gymnastique dans l'éducation des jeunes gens, on exagéra trop, non-seulement les résultats que l'on en attendait, mais encore les exercices auxquels on soumettait la jeunesse. Nous condamnons avec l'auteur, dans l'éducation des femmes, tous ces exercices qui n'ont d'autre but que de développer les forces musculaires. Nous ne pouvons trop recommander la lecture de son chapitre sur la « gymnastique » aux mères qui élèvent leurs demoiselles sous leurs yeux et aux maîtresses de pension; elles y trouveront à-la-fois d'excellens principes sur la gymnastique en général et de bonnes directions sur les divers exercices qui peuvent le plus contribuer à développer la grace et la beauté des formes chez les jeunes filles, et contrebalancer les effets d'une fâcheuse habitude ou d'une organisation vicieuse.

Avant de terminer cette courte notice et pour résumer en peu de mots l'impression que nous a laissée la lecture attentive du travail de M. Bureaud, nous dirons qu'il nous a offert, réunis à la clarté et à l'élégance du style convenable pour un tel sujet, une érudition choisie et toutes les connaissances positives d'un ouvrage scientifique, en même temps que nous n'y avons point rencontré de ces lieux communs que l'on croit ordinairement avoir le droit de laisser passer dans les ouvrages sur l'hygiène. *Gazette Médicale de Paris.*

That Education in general is defective in this country, is a truth which cannot too often be repeated, or placed in its several points of view. Mons. Bureaud Riofrey has, then, been happy in te choice of his subject; the them is of the utmost importance to society, and strange to say, it is almost virgin and untouched.

In drawing attention to the many pernicious influences to which girls are exposed in the course of what is so improperly called their éducation, and in endeavouring to give to parents a knowledge of some of the laws which regulate the dévelopment of the female constitution, during the periods of its growth and adolescence, Mons. Bereaud Riofrey has assuredly done good service to the state. — *Athenæum* 10 th October, 1835.

Versailles. — Imprimerie de MICHEL FOSSONÉ, avenue de Saint-Cloud, 8.